



Ma quête

Josef Ben-Eliezer

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster the fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante : Copyright © 2011 by The Plough Publishing House. Utilisation autorisée. »

Ce livre numérique est une publication de
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
(www.plough.com) et
Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR UK
(www.ploughbooks.co.uk).

Copyright © 2011 par
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
Tous droits réservés.

Table des matières

- 1 Premiers souvenirs / 1
- 2 La vie dans les Stetls / 4
- 3 La vie religieuse / 10
- 4 Réfugiés / 14
- 5 Exilés en Sibérie / 22
- 6 Faim et maladie à Samarkand / 33
- 7 Les enfants de Téhéran / 38
- 8 Palestine / 44
- 9 A l'école d'agriculture / 50
- 10 Les débuts de ma quête / 57
- 11 Le combat pour le pays / 65
- 12 Réunion / 76
- 13 Toujours en quête / 80
- 14 Le groupe parisien / 85
- 15 La percée / 94
- 16 Post-scriptum / 102

AU MILIEU de cette grande confusion, il y a des gens innocents au cœur pur qui ne savent que faire et qui, bouleversés par ce qu'ils voient, demandent, dans la souffrance et le chagrin : « D'où viendra notre secours ? Qui nous guidera et nous donnera l'exemple par sa vie, par son comportement ? Qui pouvons-nous suivre ? » Jeunes et vieux, aux prises avec leurs doutes, cherchent la vraie lumière, animés d'un grand désir.

—*Natan Hofshi, pacifiste israélien (1889-1980)*

1 Premiers souvenirs

Je suis né en Juillet 1929, à Francfort, en Allemagne. Mes parents étaient des Juifs d'Europe orientale qui étaient arrivés quelques années plus tôt de Pologne. Contrairement aux Juifs qui vivaient depuis des générations en Allemagne, ils connaissaient peu, voire pas du tout, la culture allemande, comme Goethe et Schiller par exemple. Les Juifs allemands étaient plus riches, plus instruits et patriotes, ils considéraient qu'ils appartenaient réellement à la société allemande. Mais nous ne nous y sentions pas vraiment chez nous.

Au moment de ma naissance, mon frère Léo avait déjà onze ans et ma sœur Léna en avait dix. Ainsi, pendant un an et demi, je fus le bébé de la famille. Même après la naissance de ma plus jeune sœur, Judith, j'ai reçu beaucoup d'attention parce que j'étais souvent malade. Mes parents s'étaient construit une vie assez confortable à cette époque, j'ai donc, enfant, été assez gâté. Nous partagions une maison avec plusieurs membres de la famille de ma mère et mes cousins étaient mes compagnons de jeu.

Mes parents avaient, avec mon oncle Chaim Simcha, une sorte d'entrepôt. En Allemagne, les jeunes femmes utilisaient souvent les revenus de leur premier emploi pour acheter un « *Aussteuer* » — un ensemble de draps, oreillers et couvertures, peut-être même un matelas de plume — en prévision de leur mariage. Mon père et mon oncle vendaient de telles parures de lit et étaient payés par versements mensuels. L'activité a prospéré et je crois que ma famille élargie put ainsi acquérir plusieurs propriétés à Francfort. Nous avons donc eu la chance d'avoir les moyens de fuir l'Allemagne quand les nazis sont arrivés au pouvoir.

Mes souvenirs de Francfort sont nombreux et quelque peu éparpillés : une visite passionnante au zoo de Francfort, de terribles examens de la gorge à l'école maternelle, un merveilleux magasin de bonbons au coin de notre rue.

Mon premier souvenir de l'antisémitisme fut l'expression horrifiée de ma mère quand, rentrant un jour à la maison, j'ai utilisé l'expression « *Dreckjude* » (sale Juif). J'avais alors trois ans et avais dû l'apprendre de mes compagnons de jeu sans comprendre ce que cela signifiait. Plus tard, nous avons regardé par les fenêtres de notre maison les SA défiler dans la rue en chantant : « Quand le sang juif coulera de nos couteaux ... ». Plus que de ma propre peur, c'est surtout de la terreur dans les yeux de mes parents dont je me souviens.

Quand Hitler arriva au pouvoir en Janvier 1933, mes parents furent convaincus que nous devions

quitter l'Allemagne. En avril, Père se rendit en Palestine pour y trouver une maison pour nous. Nous avons attendu de ses nouvelles avec anxiété — pendant huit mois, nous avons attendu. Mais finalement, Père ne put obtenir des autorités britanniques l'autorisation de nous laisser entrer en Palestine. Il nous fit savoir que nous devions le retrouver en Pologne, parce qu'il jugeait qu'il était dangereux pour lui de retourner en Allemagne. Après de joyeuses retrouvailles à la gare de Rzeszów, nous avons pris la route vers Rozwadów, la ville natale de ma mère, où nous allions passer les six prochaines années.

2 La vie dans les Stetls

Rozwadów était une petite ville d'environ cinq mille habitants. Au centre-ville il y avait une place — immense dans ma mémoire — où un marché avait lieu une fois par semaine. Une route très fréquentée la traversait. Nous voyions très rarement passer une voiture, mais il y avait toujours une abondante circulation de chevaux et de chariots. J'avais pour ami un homme qui livrait des marchandises pour mon père. Il avait fui le communisme dans son pays natal, la Géorgie, et était assez pauvre. J'aimais passer du temps avec lui et sa famille. Je le regardais avec fascination pendant qu'il fabriquait des cordes. Il racontait aussi des histoires merveilleuses dans son incomparable dialecte yiddish.

Nous vivions dans une maison mitoyenne qui donnait sur la place. A l'arrière de la maison, une cour de cent à deux cents mètres s'étendait jusqu'à un chemin de terre. Nous partagions un puits avec notre voisin. Un poêle à bois chauffait la maison. Il n'y avait pas d'eau courante et les toilettes étaient dans le jardin. Tout cela semble assez primitif maintenant, mais à cet époque c'était normal, tout le monde vivait ainsi.

Mon père dirigeait une entreprise de vente en gros de sucre et d'autres produits. Il achetait en gros et fournissait les magasins dans une large zone autour de Rozwadów. Les marchandises étaient stockées au rez-de-chaussée, ainsi que dans des pièces dans la cave de la maison. Nous habitions les pièces du premier. J'ai souvent entendu mon père discuter les affaires avec ma mère. Ils ne pensaient pas que je comprenais, mais l'entreprise éveillait chez moi une grande curiosité et j'assimilais tout. Le problème était toujours la disponibilité d'argent. Les gens achetaient à crédit puis ne pouvaient pas payer. C'était pour mes parents une inquiétude constante.

Mon père avait parfois aussi des stocks de bonbons. A ces moments-là, je me rendais souvent au magasin, qui était sur le devant de la maison, pour quémander des bonbons. A d'autres occasions aussi, j'allais au magasin — la plupart du temps mendiant de l'argent pour acheter des bonbons dans la boutique sur la route. J'étais capricieux avec la nourriture et parfois mes parents me payaient pour manger mon repas. Père était assez strict avec l'argent, mais après qu'Alte Chaiya, ma grand-mère, soit venue vivre avec nous, j'obtenais souvent ce que je voulais. Elle était d'abord restée en Allemagne, mais à mesure que nous parvenaient les nouvelles de ce qui s'y passait, ma mère l'avait convaincue de venir vivre avec nous.

La mort d'Alte Chaiya fut un véritable choc pour notre famille, même si elle avait bien au-delà de quatre-vingts ans. Un matin, elle faisait des œufs au plat

pour le petit déjeuner de Léo quand soudain, elle a appelé notre mère et lui a dit qu'il était le temps pour elle de s'en aller. Mère ne put la prendre au sérieux, Alte Chayia n'avait pas été malade du tout. Mais elle se coucha simplement sur son lit et mourut paisiblement.

Rozwadów était une ville probablement à moitié juive et à moitié catholique — nous habitons un quartier mixte. La boucherie qui se trouvait à deux ou trois maisons de chez nous avait généralement du porc suspendu dans la vitrine. L'un de nos proches voisins était polonais. Mais nous avons très peu de contacts avec eux.

En dépit des différences entre riches et pauvres, en dépit des ragots, des intrigues et de tout, il y avait un fort sentiment de communauté au sein de la population juive. Les Juifs n'avaient pas les pleins droits en Pologne, mais nous n'étions pas restreints dans nos contacts avec les Polonais. Je suis sûr que mes parents traitaient souvent avec des Polonais dans leur entreprise, mais moi, enfant, je n'avais aucun contact avec eux. En fait, je n'ai appris le polonais que lorsque j'ai commencé l'école. Nous évitions l'Église catholique, où nous avons entendu dire qu'ils adoraient des idoles. Et nous avons toujours peur des chrétiens, surtout à Pâques. Après leur office à l'église, il y avait de fréquents pogroms, au cours desquels ils essayaient d'entrer de force dans les magasins. C'est pourquoi à Pâques, et aux autres jours fériés chrétiens, nous fermions nos magasins.

Peu de temps après notre arrivée à Rozwadów, mon père m'a dit : « Eh bien, Josef, tu dois aller au *Heder* », l'école hébraïque traditionnelle pour les garçons juifs. Là, nous apprenions l'hébreu, en commençant par l'alphabet. Le melamed, ou enseignant, nous apprenait à psalmodier ensemble les lettres et il n'hésitait pas à se servir du bâton pour maintenir l'ordre. Plus tard, nous avons appris des passages du Pentateuque en répétant après lui. Nous avons sûrement tiré quelque chose de cet enseignement, parce que plus tard, en Israël, j'appris facilement l'hébreu.

Les jeunes garçons que nous étions donnions du fil à retordre à notre enseignant. Les élèves avaient découvert que s'ils formaient une chaîne et touchaient le fil conducteur du générateur, le dernier garçon de la chaîne sentait le choc. Ce choc fut pour moi, enfant de quatre ans, une rude introduction au Heder. Si l'enseignant quittait la salle, un chahut éclatait parmi les quinze à vingt garçons. Même s'il était là, certains prenaient le risque de recevoir des coups en jouant aux cartes sous la table. Je me souviens d'un garçon plus âgé qui avait récolté de l'argent des autres garçons en leur vendant à chacun un arbre en Palestine. Je n'ai jamais vu mon arbre, mais j'ai certainement appris de lui quelques astuces utiles en affaires.

A l'âge de sept ans, il me fallut aller à l'école polonaise. Mes parents, mon frère et ma sœur m'ont alors appris à répondre à quelques questions simples : comment je m'appelle, où je suis né, le nom de mon père et celui ma mère etc. Avec le temps, j'ai appris les

rudiments de la langue polonaise et suis devenu assez bon en maths, mais je n'ai pas de souvenirs heureux de cette école. Mis à part les difficultés de langage, les enfants polonais, et même le professeur, considéraient avec un certain mépris les enfants juifs et nous rendaient la vie difficile.

Nous n'avions pas coutume de nous réunir en famille pour les repas. Mère ou Léna montait simplement du magasin afin de préparer quelque chose pour les enfants. Le soir, nous étions un peu plus souvent réunis. Le dimanche, nous devions fermer le magasin ; alors nous partions souvent en excursion. Ceux qui étaient dans les affaires avaient l'habitude de se rendre à la rivière. Les juifs ne faisaient pas d'affaires le samedi et nous ne parcourions pas de longues distances à pied ce jour-là, mais nous profitions des dimanches et des jours fériés pour faire ce genre de choses. Je me souviens d'excursions heureuses en famille du côté de la Rivière San, où nous faisons aussi des pique-niques.

Enfant assez nerveux, j'avais beaucoup de problèmes de santé et je ne mangeais pas comme il fallait. J'allais souvent chez le dentiste, probablement à cause de mon incorrigible goût pour le sucre. Quand j'avais environ cinq ans, j'ai eu une sorte de tumeur à un orteil. Quelqu'un a indiqué à ma mère un homme qui pourrait m'aider. Je ne pense pas qu'il était vraiment médecin. Il mit un peu de poudre sur la tumeur et je poussai un hurlement qui retentit encore dans

mes oreilles. La tumeur disparut à jamais, mais j'ai gardé une cicatrice à cause du traitement.

Il me fallut aussi passer plusieurs semaines à Cracovie pour faire soigner une otite par un spécialiste. J'ai de terribles souvenirs de la façon dont il grattait chaque jour le pus de mon oreille. De retour à la maison, mes parents m'ont acheté un tricycle — une véritable nouveauté à Rozwadów.

Quand j'avais environ neuf ans, ma mère nous a emmenés, Judith et moi, dans les Carpates pour plusieurs semaines de vacances. J'ai encore une photo de nous avec un homme déguisé en ours qui nous entoure de ses pattes. Je pense que nous avons fait ce voyage également dans le souci d'améliorer ma santé.

Il n'était pas prévu que nous restions à Rozwadów. Mes parents voulaient toujours aller en Palestine. Oncle Chaim Simcha et ses deux fils y étaient déjà. Je suppose qu'ils avaient pu y entrer discrètement avant que les anglais ne s'efforcent d'arrêter l'afflux de réfugiés allemands. Père nous racontait souvent des histoires passionnantes sur ce qu'il avait vécu au cours des huit mois qu'il avait passés là-bas. Ses récits rendaient cette terre très intéressante et attrayante à nos yeux — alors je rêvais de me rendre un jour en Palestine, la Terre Promise.

3 La vie religieuse

La célébration du Shabbat était le centre de notre tradition religieuse. Les vendredis après-midi, Père m'emmenait au *mikvé*, ou bain rituel. Tout d'abord, chacun versait un seau d'eau sur lui-même et se lavait avec du savon. Puis nous allions dans une sorte de sauna — une pièce remplie de vapeur, bordée d'un côté d'une vingtaine de marches. J'arrivais jusqu'à la quatrième marche, mais sur les marches plus élevées, il faisait trop chaud pour moi. Après cela, nous nous immergions dans l'eau froide. Nous ressortions du mikvé tout propres — intérieurement et extérieurement. Ensuite, nous nous habillions de nos plus beaux habits et rentrions chez nous pour l'allumage des bougies du *Shabbat*. Cette cérémonie nous émouvait profondément et Mère avait souvent les larmes aux yeux au moment d'allumer les bougies.

Une fois les bougies allumées, Père, Léo et moi allions à la synagogue pour la prière du soir. Les anciennes mélodies chantées par le « *Vorbeter* » me transperçaient le cœur. Je ne pouvais comprendre que quelques mots en hébreu, mais les mélodies et

les sentiments dans ces prières chantées exprimaient clairement la persécution et la souffrance de notre peuple, le désir de Dieu et de la rédemption. Aujourd'hui encore, chaque fois que je m'isole pour écouter mes enregistrements grésillants de Yosselé Rosenblatt, je revis ces vendredis soirs de mon enfance.

Si un voyageur ou un étranger se trouvait à la synagogue, on considérait comme une *mitsvah* — une bonne action — de le ramener chez nous pour le repas du Shabbat. Mère espérait toujours que Père amènerait quelqu'un et il le faisait souvent. En entrant chez nous, Père nous devançait en chantant : « Que la paix des anges qui veillent sur nous soit avec vous » et « Qui peut trouver une femme vertueuse ? Car elle a bien plus de valeur que les rubis ». Nous nous lavions cérémonieusement les mains, puis nous nous rassemblions autour de la table festive. Père bénissait le vin, puis le pain *challah*. Le repas se prolongeait pendant des heures. Il pouvait y avoir du gefilte fisch (poisson farçi) suivi par du *Lokchen mit Yoch* puis un dessert. Après le repas, mon père nous lisait des textes de Sholom Aleichem ou d'autres célèbres auteurs yiddish. Pour clore ces longues soirées, nous chantions ensemble beaucoup de prières et de psaumes.

Le jour du Shabbat, nous faisons la grasse matinée. Après un petit déjeuner léger — de petits gâteaux, par exemple — toute la famille se rendait à la synagogue. Le vendredi soir était solennel, mais le samedi matin l'atmosphère était plus conviviale. J'aimais regarder

le lecteur ouvrir l'armoire spéciale où les rouleaux de la *Torah* étaient entreposés, orientés vers Jérusalem. Il en ôtait, selon la manière prescrite, le mantelet de velours et les posait sur le pupitre au milieu de la synagogue. On faisait à mon père ou à un autre homme de l'assemblée le grand honneur d'aider le lecteur.

Il y avait de nombreux rituels associés à la lecture de la *Torah* et des prophètes. La solennité avec laquelle ils étaient exécutés était tempérée par l'atmosphère détendue et sereine des assemblées. Au cours des longues lectures, mon père s'assoupissait parfois ; il arrivait qu'alors un homme vienne par derrière lui tirer les oreilles, puis faisait semblant de n'avoir rien fait. Les offices duraient des heures.

Au cours de ces offices, ma mère était dans la partie de la synagogue réservée aux femmes. Je crois qu'elles prenaient ces offices plus au sérieux que les hommes. Même si ma mère ne comprenait pas l'hébreu, il était manifeste qu'elle le sentait dans son cœur. Les jeunes enfants pouvaient aller et venir librement entre la partie pour les hommes et celle pour les femmes ; je trouvais souvent ma mère en larmes.

Après un repas copieux, nous faisons généralement la sieste. Parfois, mon père m'emmenait avec lui chez le rabbin. A certains égards, c'était là le centre de la vie spirituelle des hommes. Ils discutaient les Ecritures et le Talmud avec le rabbin. Mon frère Léon ne venait pas avec nous, car il était pris par ses activités dans le Mouvement sioniste de la jeunesse.

Lorsque les premières étoiles du soir paraissaient, nous retournions à la synagogue. Mais la véritable cérémonie de clôture avait lieu à la maison. Nous prenions encore un repas et nous chantions des louanges à Dieu, qui a créé la différence entre la lumière et les ténèbres, entre le sacré et le profane. Nous suivions le Shabbat — « la Reine » — jusqu'à à la porte et lui disions adieu pour une autre semaine¹. Puis les affaires reprenaient — il fallait penser au lendemain.

¹ Note : il s'agit là de la cérémonie de la séparation. Le Shabbat est comparé à une reine.

4 Réfugiés

J'avais dix ans au début de la guerre. Elle éclata comme un coup de foudre par un jour d'été ensoleillé. La vie culturelle de Rozwadów, la vie de ses communautés religieuses et ethniques furent anéanties à jamais. Les gens vivaient rivés à leurs radios. Nous nous sommes vite rendus compte que les envahisseurs Allemands avançaient rapidement à travers la Pologne, et que l'armée polonaise avait été vaincue. Une multitude de soldats polonais — parmi lesquels de nombreux juifs — commençaient à battre en retraite par toute la ville. Mère et quelques autres femmes mirent en place une cuisine en plein air pour servir de la nourriture aux soldats.

L'entreprise de mon père fut détruite bien avant l'arrivée des Allemands. Tout d'abord, les officiers de l'armée polonaise étaient venus et avaient réquisitionné la plus grande partie du sucre et du riz. Ils nous avaient bien remis des reçus, mais déjà nous n'avions aucun espoir de recevoir un paiement. Par la suite, le chaos s'installa et des émeutes éclatèrent. Des foules de polonais erraient dans les rues, entrant de force

dans les magasins pour les piller. Ils volèrent tout ce qui restait dans notre boutique.

Nous avons peur que les Allemands n'envoient les hommes valides dans les camps de travail forcé, alors mon père et mon frère de vingt et un ans prirent la fuite vers la frontière russe. Mais ils revinrent chez nous après environ deux semaines, parce que les armées allemandes avaient déjà progressé jusqu'à la frontière et l'avait fermée.

Quand les Allemands marchèrent sur Rozwadów, ils prirent la ville en quelques heures. Nous avons passé la nuit dans la cave, écoutant le bruit des explosions et des tirs d'artillerie. Mon père et mon frère se sont ensuite cachés dans le grenier et nous devons dire aux Allemands qu'ils étaient partis pour la Russie.

Je n'étais qu'un enfant de dix ans et je ne comprenais pas l'immense importance de tous ces événements. Nous parcourions toute la ville, en regardant les soldats. Je me souviens d'un jour où, sur la place, j'ai regardé un officier allemand rassembler ses troupes pour leur adresser des paroles d'encouragement. Il allait et venait devant les soldats qui se tenaient au garde à vous. Comme l'allemand est très proche du yiddish, j'en saisis une partie : « Eh bien, les gars ! Nous avons conquis ce pays, nous en avons conquis d'autres. Dans tous ces pays, nous avons semé des graines. L'Allemagne va conquérir le monde ».

Nous n'avions pas le droit de nous réunir à la synagogue, ni de nous rassembler de quelque manière que

ce soit. Mais puisque c'était *Yom Kippour*, nous nous sommes réunis dans l'une des maisons pour y prier. Je n'oublierai jamais le cri ardent de notre prière vers Dieu ce jour-là, implorant son intervention et sa protection. Personne ne savait ce que l'avenir nous réservait, mais nous nous attendions tous au pire.

Environ un mois après l'arrivée des Allemands, tous les Juifs reçurent l'ordre de se rassembler sur la place en une heure. Personne ne nous avait dit ce qui allait arriver, mais nous avons rassemblé tout ce que nous pouvions porter sur le dos. Des officiers allemands — je suppose aujourd'hui qu'il s'agissait de SS— nous ont ordonné de marcher vers la rivière San. Ils criaient pour faire avancer ces longues files d'hommes, de femmes et d'enfants, tous chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter. L'un d'eux à moto harcelait les gens pour qu'ils marchent plus vite. Il frappa mon père avec sa baïonnette. Je ne pense pas que mon père ait été grièvement blessé, mais cet incident fit sur moi une profonde impression.

Lorsque nous avons finalement atteint la rivière San, il y avait encore plus de soldats. Je ne me souviens pas comment nous avons traversé la rivière, mais je me souviens que les soldats nous fouillaient, prenant tous les objets de valeur. Mon père, comme bien souvent, avait prévu ce qui pourrait arriver et avait cousu notre argent dans les sous-vêtements de ma plus jeune sœur. Beaucoup de gens ont été dépouillés de tout, mais heureusement nous avons

réussi à traverser avec un peu d'argent, ainsi que des manteaux de fourrure et d'autres objets de valeur.

La rive orientale du San était une sorte de « *no man's land* ». Apparemment, Hitler et Staline se disputaient toujours à qui s'en emparerait. Nous avons réussi à trouver un hébergement temporaire dans un village. Comme nul ne savait si cette zone allait être sous le contrôle des Allemands ou des Russes, personne ne voulait y rester longtemps. Mon père et quelques autres familles réussirent à acheter un cheval et une charrette afin que nous puissions avancer vers la zone d'occupation russe.

Peu de temps après, nous avons appris que les Allemands avançaient, alors nous avons chargé la charrette avec tous nos biens et quelques-uns des enfants les plus jeunes et nous nous sommes dirigés vers l'est. Comme nous traversions une forêt, des voleurs armés de pistolets ont surgi de nulle part et nous ont ordonné de nous arrêter. Nous étions tous effrayés bien sûr, mais un homme courageux s'est opposé et leur dit : « Vous pouvez me tuer si vous voulez, mais nous nous battons pour cette charrette ». L'un de ses fils se tenait près de lui et ramassa une pierre. Les voleurs se saisirent d'un vélo sur la charrette puis s'en allèrent et nous pûmes passer.

La nuit tombant, il devenait trop dangereux de continuer. Nous sommes revenus sur nos pas sur quelques kilomètres jusqu'à une auberge juive. Beaucoup de juifs y logeaient. Tard dans la nuit, des villageois sont

venus et ont encerclé l'auberge, hurlant des insultes et démontant les roues de nos charrettes. Nous étions complètement encerclés et j'étais convaincu que ces Polonais allaient tous nous tuer. Mais tout à coup, l'un des Polonais a sauté sur une charrette et a crié à ses camarades : « Vous n'avez pas honte de vous attaquer à des gens sans défense ? Demain, ce sera votre tour. Que chacun rentre chez soi ! Je me tiens ici avec mon fils, et si quiconque touche à ces gens il faudra nous passer sur le corps. » Ceci eut pour effet de stopper net la foule et les gens se sont lentement dispersés. Je n'ai jamais su qui était cet homme, mais j'aurai toujours la plus grande admiration et le plus grand respect pour sa force et son courage lorsqu'il s'est élevé contre cette foule furieuse.

Au bout d'environ une semaine, nous avons réussi à atteindre le territoire occupé par les Russes. La distance n'était pas grande, mais nous avançons lentement. Nous voyagions de jour à travers les forêts et nous nous reposions la nuit dans les villages. Les Allemands nous ont, de fait, dépassés au cours de cette semaine, mais ils ne nous ont pas gênés.

Nous nous sommes réjouis de voir enfin des soldats russes et de savoir que nous avions échappé aux Allemands. Ce lieu — qui s'appelait Lanzit, je pense — regorgeait de réfugiés, alors nous nous sommes entassés dans un train vers Lvov, espérant trouver là-bas un logement. Lvov était aussi surpeuplé, mais nous avons un parent éloigné, un commerçant qui nous permit de rester dans l'une de ses remises.

Nous étions reconnaissants d'avoir un toit au-dessus de nos têtes, mais nous n'étions pas heureux dans notre « foyer » d'hiver à Lvov. La remise devait faire environ cinq mètres de large sur une quinzaine de mètres de long. Nous partagions la pièce avec mon oncle Milech et sa femme Rahel, mais nos deux familles se disputaient souvent. La remise était sombre et froide. Je ne me souviens pas de cheminée, mais nous avons peut-être un poêle à bois — qui nous servait aussi pour la cuisine. Je ne me rappelle pas avoir fréquenté la synagogue de Lvov ; en fait, je ne me souviens d'aucune pratique religieuse là-bas. Je pense que nous étions tous plus préoccupés de notre survie pendant ces six mois.

L'euphorie que nous avons ressentie à la vue des Russes s'estompa rapidement quand nous vîmes ce qu'était la vie en Russie. C'est durant cette période que ma sœur et moi avons commencé à aller à l'école. L'enseignant donnait des cours en yiddish, mais il était communiste et il essayait de nous endoctriner dans le culte de la personnalité qui entourait Staline. Je me souviens d'une chanson : « Il y aura toujours des ruisseaux à travers le monde, il y aura toujours des étoiles dans le ciel, mais le nom de Staline brillera au-dessus de tout cela, son nom est plus profond que les mers et plus élevé que les montagnes. Il n'y a rien de semblable à lui dans toute la terre. » Même nous, les enfants, sentions que cela était ridicule. Nous nous opposions même à notre professeur, demandant : « Qui donc a

créé le monde ? » Mais nous devions aussi faire attention. Des gens avaient été exilés en Sibérie — ou pire — pour s'être opposés à Staline.

Pour tenter de gagner quelque peu notre vie, nous avons commencé à faire des transactions au marché noir. En surveillant les magasins et en faisant la queue pendant longtemps, on pouvait parfois obtenir des cigarettes, des bonbons, et d'autres produits rares. Même moi, on m'envoyait parfois vendre des choses au marché noir, en particulier des bonbons. J'étais souvent dans les rues au cours de ces mois. Quand je n'étais pas en train de vendre des marchandises sur un plateau, je sautais sur des tramways ou faisais d'autres bêtises qui, aux yeux d'un garçon de dix ans, ressemblaient à des aventures. C'est un miracle que je ne me sois pas tué.

En Juin 1940, les Russes publièrent un décret exigeant des réfugiés et de tous les autres non-résidents de l'Ukraine de s'inscrire auprès de la police. Il fallait choisir : si nous voulions rester, on nous accorderait la citoyenneté soviétique et on nous aiderait à nous établir en Ukraine. Si nous voulions conserver notre nationalité polonaise, on nous aiderait à retourner dans la partie de la Pologne qui était occupée par les Allemands. Après ce que nous avons entendu et vécu de la dictature soviétique, la pensée d'avoir la citoyenneté soviétique n'était guère attrayante. Bien sûr, nous n'avions pas connaissance de ce qui se passait dans les ghettos polonais. Il circulait même des

rumeurs selon lesquelles la vie sous l'occupation allemande n'était pas aussi difficile que nous l'avions craint.

Beaucoup des familles réfugiées s'interrogèrent longuement sur ce qu'il fallait faire. Finalement, la plupart des juifs réfugiés choisirent de retourner en Pologne sous occupation allemande. Nous-mêmes attendions avec impatience de rentrer chez nous à Rozwadów.

5 Exilés en Sibérie

Peu de temps après nous être inscrits pour rentrer en Pologne, un couvre-feu fut décrété à Lvov. Nous avons dû attendre dans notre maison. Puis des soldats sont venus avec un officier de la police secrète. Ils nous ont donné dix minutes pour les suivre. C'était une chaude journée d'été et nous avons chargé tout ce que nous possédions encore dans un camion qui attendait dehors. Puis nous nous sommes assis sur les bagages, avec une quarantaine de personnes, et nous avons été emmenés à la gare.

Il y avait des soldats partout. On nous a répartis dans des trains de marchandises en attente — il y avait environ quarante wagons avec cinquante ou soixante personnes par wagon. Le nôtre avait une sorte de plate-forme avec un trou en guise de toilettes ; je crois qu'elle était séparée par une sorte de cloison. Je me souviens avoir vu d'autres trains, et j'ai entendu dire que près de trois cent mille personnes ont été transportées ce jour-là.

Après que l'on eut embarqué tout le monde, les portes furent bloquées et le train s'ébranla. Il faisait

une chaleur étouffante et il n'y avait qu'une petite ouverture par laquelle nous pouvions regarder. Nous avions tous très soif et il n'y avait rien à boire. Nous sommes restés enfermés dans ces wagons pendant deux ou trois jours, et il ne nous fallut pas longtemps pour réaliser que nous ne nous dirigeons pas vers la Pologne, mais que nous nous enfions dans les terres de Russie.

Après quelques jours, on nous permit au moins de sortir du wagon de temps en temps pour aller chercher de la nourriture et de l'eau. Je ne crois pas que Milech et Rahel étaient dans le même wagon, mais ils étaient sûrement dans le même train car nous sommes tous arrivés à la même destination. Finalement, après environ deux semaines dans le wagon, nous sommes arrivés dans une ville de Sibérie : Sosva. Là, on nous fit sortir du train, puis il nous fallut descendre la Rivière Sosva sur plusieurs kilomètres. Puis, après encore quelques kilomètres dans les terres, nous sommes arrivés au Camp Quarante-cinq : une centaine de maisons en rondins sur deux doubles rangées; c'est là que nous devions nous installer.

A notre arrivée, le commandant du camp s'est adressé à nous du haut d'une estrade. Il parlait en russe et quelqu'un traduisait : « Vous pensez probablement que vous ne resterez pas longtemps ici. Mais je suis ici depuis vingt-cinq ans et je peux vous assurer que je n'ai jamais vu quelqu'un quitter cet endroit. Vous feriez mieux de vous y habituer. Si c'est le cas,

vous survivrez ; sinon vous périrez ». C'est par ces mots que nous avons été reçus. Nous étions maintenant en « exil forcé », un statut à peine meilleur que celui des infâmes camps de travail de Sibérie.

À cette époque, nous étions déçus d'avoir été trompés et envoyés en Sibérie au lieu de la Pologne, comme on nous l'avait promis. Mais, ironie du sort, notre désir de rentrer en Pologne nous a sans doute sauvé la vie. Les juifs qui avaient choisi de rester en Union soviétique furent transférés en Ukraine occidentale. La plupart d'entre eux ont été assassinés plus tard lorsque les Allemands ont envahi l'Ukraine, tandis que ceux d'entre nous qui avaient essayé de rentrer en Pologne avaient été envoyés vers la sécurité toute relative de la Sibérie occidentale. Dieu, en quelque sorte, s'était servi de notre propre bêtise pour nous protéger.

Les maisons en rondins du camp avaient été construites par d'anciens exilés. Chacune avait deux pièces, et une pièce était attribuée par famille. Mon père se mit aussitôt à tenter de tirer le meilleur parti possible de la situation. Il occupa d'abord l'une des meilleures maisons dans le centre du camp, mais nous en fûmes bientôt expulsés et l'on nous informa qu'elles étaient réservées aux personnes privilégiées. Nous nous sommes alors retrouvés dans la toute dernière maison d'une rangée.

Notre unique pièce faisait environ cinq mètres carrés et avait un poêle à bois russe à l'ancienne dans un coin. Mon père construisit une plate-forme où

nous pouvions dormir et, par un échange, obtint des briques afin que le poêle fonctionne mieux pour le chauffage et la cuisine. Quand une table et un simple banc furent ajoutés, l'ensemble était assez convenable.

Notre préoccupation suivante fut de faire des réserves de bois et de nourriture pour l'hiver. Ma mère nous emmena, nous, les deux plus jeunes, dans les bois afin d'y cueillir des canneberges. Il y en avait beaucoup et nous en avons rapporté des centaines de kilos. Père fit une boîte dans une baraque à l'extérieur pour y sécher et stocker les fruits pour l'hiver. Nous nous sommes également donné beaucoup de mal pour amasser une réserve de bois suffisante pour nous garder au chaud pendant le long hiver sibérien. Grâce à la prévoyance et à l'ingéniosité de Père, nous nous débrouillâmes mieux que beaucoup d'autres familles. Certains dans le camp moururent de faim ou de froid plus tard lorsque le rude hiver sibérien s'installa.

Une forêt dense entourait la colonie et le travail principal des hommes était de couper du bois de chauffage. Ils coupaient, fendaient et empilaient le bois. Des fonctionnaires venaient mesurer les tas de bois pour calculer les salaires. La corruption était endémique. Parfois, un fonctionnaire disait : « Donnez-moi une bouteille de vodka et vous pouvez transférer cette même pile dans un autre endroit. Je noterai que vous avez fait le double. »

Certains hommes travaillaient à scier du bois près de notre maison. L'un se tenait en hauteur sur une

plate-forme et ils sciaient de haut en bas. Mon père fendit du bois de chauffage pendant un temps, puis il trouva mieux : près de notre maisonnette, au bout de la rangée, se trouvaient les écuries pour les chevaux des officiers, ainsi que des charrettes et des traîneaux. Mon père reçut un salaire pour s'occuper des animaux et de l'équipement. Les officiers pouvaient venir à tout moment, jour et nuit, lui demander d'atteler un cheval, ou bien ils ramenaient un cheval qui devait être nourri et abreuvé. C'était un bien meilleur travail que de fendre le bois. Ainsi, habiter la maison en bout de la rangée s'avéra être une bonne chose.

Au début de l'automne, le bruit courut que tous les célibataires, hommes ou femmes, devraient aller travailler dans un autre camp à quelques kilomètres de chez nous, près de la rivière. Père n'était pas tenu de s'y rendre à cause de son travail avec les chevaux, mais Léo et Léna durent s'y plier. Nous n'avions pas confiance dans les Russes et nous pensions que nous ne les reverrions jamais. Mais ils sont revenus, après avoir aidé à la récolte du foin.

Il y avait un magasin au camp et nous étions libres d'y acheter tout ce qui y était disponible. Les salaires étaient suffisants pour vivre — tant qu'il y avait quelque chose à acheter. Mais à mesure que la guerre progressait, les rations alimentaires furent réduites de plus en plus jusqu'à ce qu'il n'en reste presque rien. Mon père, cependant, n'allait pas se laisser faire. Nous n'étions pas autorisés à nous éloigner de

plus de quelques kilomètres du camp, mais il y avait une exploitation collective dans les environs. Mon père savait comment faire des affaires avec ces rudes paysans. Je me souviens être allé un jour avec mon père voir l'épouse d'un agriculteur de la ferme collective. Il avait avec lui un vieux tablier que nous avions apporté de Rozwadów. Je pensais que ce n'était qu'un chiffon sans valeur, mais mon père avait su l'embellir. Il fit son petit baratin et, finalement, la paysanne a demandé ce qu'il en voulait. Mon père répondit calmement : « Cinquante kilos de pommes de terre, trois litres de lait et du pain ». J'étais tellement gêné que je dus quitter la salle, je ne pouvais pas croire qu'il osait demander autant pour ce vieux tablier. Mais quelques minutes plus tard, il sortait avec la précieuse nourriture. Nous eûmes du mal à la transporter jusqu'au camp.

Mère restait à la maison et s'occupait de nous, les enfants, ainsi que de la maison. Il nous fallait faire plusieurs centaines de mètres à pied pour aller chercher de l'eau à une source. Je devais souvent accomplir cette tâche ; même ma petite sœur le faisait. A cette époque, j'avais onze ans, elle en avait neuf. Les jours où Mère faisait la lessive notamment, nous devions apporter beaucoup d'eau. Nous faisons bouillir les vêtements et j'aidais à les brosser sur la planche à laver puis à les rincer.

En y réfléchissant aujourd'hui, j'aurais dû aider davantage. Il y avait tant à faire et ma mère souffrait

atrocement d'une hernie non soignée. Puis vint le temps de commencer l'école pour apprendre à lire et à écrire le russe. Chose intéressante, les enfants des paysans parcouraient les cinq kilomètres à travers la forêt gelée pour venir à l'école de notre camp, leur ferme collective étant trop pauvre pour avoir sa propre école.

Il avait fait très chaud les premiers mois. Des nuages de moustiques assoiffés nous avaient tourmentés pendant la cueillette des baies et il avait fallu prendre garde de ne pas tomber dans les bourbiers marécageux. Mais en hiver, le paysage était transformé. Dès octobre ou novembre, tout était gelé. Le travail et l'école continuaient comme d'habitude sauf quand la température chutait en dessous de -50°C . Mon frère et ma sœur revenaient de la forêt chaque jour complètement engoncés dans un cocon de chiffons gelés. Ils devaient s'asseoir un bon moment près du poêle avant même de pouvoir enlever leurs vêtements. Conséquence des engelures, Léna a aujourd'hui encore des problèmes de pieds. Le père de la famille voisine a attrapé une pneumonie et en est mort.

Quand le printemps est finalement arrivé, nous avons planté des pommes de terre. Ma mère et moi faisons la plupart des travaux de jardinage, bêchant la terre et transportant du fumier à deux ou trois cents mètres des stalles où mon père travaillait. Nous devons aussi transporter de l'eau pour le potager. Les pommes de terre ont bien poussé et à la fin de l'été,

nous avons pu récolter dix fois plus que ce que nous avons semé : une tonne et demie de pommes de terre — assez pour durer un an.

Un jour, au printemps 1941, mon père est revenu de ses corvées du matin et a dit qu'il ne se sentait pas bien. Il était un peu embrouillé. Il s'est couché, et a rapidement perdu tout à fait conscience ; de la salive s'écoulait de sa bouche. Mère était affolée et ne savait que faire. Elle a appelé les hommes qui sciaient du bois près de notre maison et ils sont partis chercher du secours. L'une des réfugiées était médecin et elle aidait le « médecin » russe officiel qui avait une certaine formation médicale mais qui n'était sûrement pas médecin. Toujours est-il que le médecin est arrivé et a piqué les pieds de Père avec des aiguilles. Il n'y avait pas de réaction. Elle a confirmé qu'il avait eu une congestion cérébrale et qu'on ne pouvait pas encore savoir s'il allait se rétablir. La situation était terrible pour Mère.

Léo et Léna travaillaient dans un autre camp qui était bien éloigné, alors un homme s'y est rendu pour leur dire ce qui s'était passé. Il a trouvé ma sœur et lui a dit que Père n'allait pas bien, mais elle n'a pas saisi tout de suite la gravité de ce qu'il disait. Il a fini par lui dire : « Ton père va peut-être mourir ». Très vite, elle est allé trouver Léo et tous deux se sont éclipsés et ont parcouru en courant les dix ou douze kilomètres jusqu'à notre maison. Bien sûr, en quittant ainsi leur travail, ils risquaient d'être envoyés dans des camps de travail forcé.

Ils sont arrivés à la maison vers minuit. Pendant tout ce temps, il n'y avait eu chez Père aucun signe qu'il reprenait conscience. Mais juste avant leur arrivée, il avait commencé à bouger. Entrant brusquement, quel soulagement ils ont ressenti en voyant que Père était toujours vivant. Cette expérience renforça le lien d'unité dans notre famille. Elle nous rapprocha aussi des deux hommes qui sciaient du bois près de notre maison. Ils avaient tous deux une solide formation. L'un était ingénieur, je pense. Eux aussi avaient pris des risques en quittant leur travail. En fin de compte, cependant, personne ne fut puni. Mon frère et ma sœur sont retournés au travail le lendemain. Le contremaître savait ce qui s'était passé et a fermé les yeux pendant que les autres prenaient la place de Léo et Léna.

Le lendemain matin, Père pouvait répondre un peu. Puis il a dormi toute la journée, de la salive s'écoulant toujours de sa bouche. Enfin, il s'est réveillé, a regardé autour de lui, et nous a reconnu. Il avait donc été inconscient pendant un peu moins de vingt-quatre heures. Il avait une certaine paralysie d'un côté de son visage, mais très vite il a été en mesure de se remettre debout. Il était certes plus faible, mais pas sérieusement handicapé. Il n'y avait pas de médicaments pour l'hypertension artérielle, mais ma mère le surveillait comme un faucon et s'assurait qu'il ne s'agitait pas trop.

A la fin de notre deuxième été en Sibérie, nous avons appris que les Allemands avaient envahi la

Russie. Tout d'abord, nous fûmes inquiets de ce que cette nouvelle pourrait signifier pour nous, mais en fait, elle a apporté un soulagement inattendu. Staline a été forcé de se tourner vers les Alliés pour obtenir de l'aide, et le gouvernement polonais en exil a saisi cette occasion pour exiger la libération des réfugiés polonais détenus en Sibérie. Tout à coup, nous avons appris que nous étions libres de partir à notre gré ! Ceci dit, nous étions encore dans les forêts de Sibérie et nos maisons en Pologne étaient encore sous occupation allemande.

Père a réussi à louer une chambre dans la petite ville de Sosva à une douzaine de kilomètres du camp. Cette ville avait une gare, un bureau de poste, et une scierie où Léo et Léna trouvèrent un emploi. Nous avions encore notre réserve de pommes de terre pour l'année et avons fait de nombreux voyages aller-retour pour tout porter à Sosva.

Nous voulions sortir de Sibérie et être à l'écart de l'armée allemande qui avançait. En regardant sur une carte, nous avons choisi l'Ouzbékistan, au sud, comme destination. Nous pensions que si les Allemands envahissaient toute la Russie, nous pourrions fuir vers le sud à travers l'Afghanistan pour nous rendre finalement en Palestine. Nous avons décidé de manger les pommes de terre et de garder les rations de pain, car le pain serait plus facile à transporter. Nous avons donc séché le pain au soleil et mangé les pommes de terre avec une sauce aux canneberges. Nous n'avions pas de

sucré, de sorte que la canneberge était très amère. Nous n'avions pas de viande non plus, rien que des pommes de terre — matin, midi et soir. Pendant plusieurs semaines, ce fut notre régime. Mais chose curieuse, j'aime toujours les pommes de terre ! Finalement, nous avons pu nous regrouper avec d'autres familles pour louer le wagon d'un train. En Novembre 1941, nous étions prêts pour notre voyage vers le sud.

6 Faim et maladie à Samarkand

Bien des différents trains ont tiré notre wagon tout le long d'un itinéraire tortueux de la Sibérie à l'Ouzbékistan. Comme nous nous dirigeons vers le sud, des trains chargés de jeunes soldats allaient en sens inverse — vers le front. Bien sûr, les transports militaires étaient toujours prioritaires. Notre wagon restait ainsi souvent plusieurs jours dans une gare. Nous profitions de ces arrêts pour trouver de la nourriture et des provisions pour le voyage, mais nous ne savions jamais quand notre train redémarrerait.

Un jour, Léo et Léna revenaient après avoir fait une course lorsque le train s'est soudainement mis en marche. Léo a sauté sur un wagon proche du nôtre, mais il a fallu à Léna toutes ses forces pour qu'elle arrive à atteindre le dernier wagon. Le garde russe, pensant qu'elle voulait resquiller, a essayé de la repousser. Elle a réussi à s'accrocher au bout du train et à argumenter avec le garde jusqu'à la gare suivante où elle a sauté à terre et nous a rejoints. Il est arrivé que de tels incidents séparent des familles.

Nous avons d'abord essayé de trouver refuge à Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan, mais la ville était

complètement surpeuplée. Après quelques jours, nous avons continué notre route vers le sud, jusqu'à Samarkand, mais la situation n'y était pas meilleure. Des centaines de milliers de réfugiés avaient fui l'attaque allemande. Beaucoup étaient Juifs, mais beaucoup ne l'étaient pas. Père a finalement réussi à louer une chambre chez un Juif de Boukhara. La pièce était petite, peut-être deux mètres sur trois. Nous arrivions tout juste à nous allonger tous les six sur le sol en carrelage ; nous étions comme des sardines dans une boîte.

Nous partagions une cour et des toilettes en plein air avec les Juifs de Boukhara qui vivaient dans cette enceinte. La langue et les coutumes de ces gens nous étaient étrangères. Même leur synagogue était différente de ce que nous étions habitués à voir en Europe de l'Est. Plus tard, j'ai entendu certaines personnes dire du mal des juifs de Boukhara. Il se peut que certains aient profité des réfugiés, mais dans l'ensemble ils ont fait preuve envers notre famille d'une hospitalité plus grande que ce à quoi nous aurions pu nous attendre vu les circonstances. Les gens étaient pour la plupart pauvres eux-mêmes et ont dû souffrir encore plus à cause de la surpopulation.

Une faim constante nous tenailla pendant tous ces mois à Samarkand. Jamais je n'avais connu une faim aussi poignante. Pour obtenir la moindre denrée, il fallait faire la queue — parfois toute la nuit. Des foules attendaient et se pressaient rien que pour recevoir une minuscule ration de pain. Les gens étaient

rendus fous par la faim. Des personnes désespérées attaquaient souvent ceux qui venaient de recevoir leur ration, leur arrachant le pain et le dévorant sur place, comme des loups affamés. Un jour, j'ai été frappé à la tête par une bande de garçons qui m'ont volé le pain que j'apportais à la maison.

Parfois, des rumeurs circulaient au sujet de tel ou tel magasin qui attendait la livraison de quelque produit. Les gens se pressaient, attendant pendant des heures devant le magasin, souvent au milieu de la nuit. Il était illégal de se réunir la nuit en plein air, et la police dispersait brutalement la foule avec des bâtons. Mais dès que la police avait disparu, tout le monde se regroupait à nouveau pour attendre devant le magasin. Ceci pouvait se répéter deux ou trois fois pendant la nuit. Quand le magasin ouvrait enfin, une multitude s'y engouffrait. J'étais petit et j'avais développé un talent certain à me faufiler vers l'avant. Parfois, c'était un peu de nourriture supplémentaire que je cherchais à acheter, d'autres fois, c'était du cognac ou quelque autre denrée rare que nous pourrions revendre au marché noir.

Ainsi, vaille que vaille, nous avons réussi à obtenir suffisamment de nourriture pour survivre. Beaucoup d'autres étaient tout simplement morts de faim, ou des épidémies de typhus qui sévissaient dans les quartiers surpeuplés. Les camions passaient chaque jour dans les rues pour ramasser les morts. Leo fut le premier dans notre famille à attraper le typhus. Il avait

toujours été en bonne santé, mais tout à coup, il tomba malade, pris d'une forte fièvre et d'hallucinations. Ma mère prenait soin de lui, je me souviens l'avoir vue en larmes. A grands frais, nous avons réussi à faire venir un médecin. Nous essayions désespérément de le tenir à l'écart des hôpitaux surpeuplés où les autorités isolaient ceux qui étaient atteints du typhus. Les gens étaient laissés là, la plupart pour mourir.

Puis ce fut ma mère qui contracta la maladie — probablement de Leo. Nous étions déterminés à ne pas mettre Mère à l'hôpital. Nous étions prêts à tout vendre pour payer un médecin et des médicaments. Nous avons même monté la garde à la porte au cas où les inspecteurs de la santé s'approcheraient ; puis nous fermions la porte à clé et faisions comme s'il n'y avait personne chez nous. Mais l'état de Mère ne fit que s'aggraver. S'inquiétant plus pour nous que pour elle-même, elle s'écriait parfois : « Que va-t-il advenir de mes enfants et de mon mari ? » Nous étions tous réunis autour de son lit la nuit où elle est morte. C'était le deuxième jour de la Pâque juive, l'anniversaire de la naissance de Leo.

La mort de Mère a changé nos vies à jamais. Sa tendre attention et son amour avaient maintenu notre famille unie à travers toutes ces luttes. A vrai dire, elle s'était usée à se sacrifier pour nous. Souvent, elle renonçait à sa portion de nourriture pour que je puisse en avoir plus. Elle avait pourtant souvent besoin de plus d'aide et de soutien que ce que je lui ai donné.

Comme j'ai souhaité, plus tard, pouvoir revivre ces jours, pour la servir comme elle nous avait servis ! Mais il n'y avait qu'un dernier service que nous pouvions lui rendre. Nous sommes allés ensemble l'enterrer dans le cimetière juif. Mon père a gravé son nom sur la pierre tombale.

En tant que semi-orphelins, Judith et moi pouvions maintenant aller à l'orphelinat polonais. Père, pensant que nous y serions mieux soignés, nous y a donc placés. Bien qu'étant polonais de nationalité et que nous comprenions la langue, nous ne pûmes jamais vraiment nous sentir chez nous parmi ces catholiques polonais. Leurs prières nous rappelaient trop les pogroms dans les quartiers juifs de Rozwadów. Il nous semblait aussi qu'ils priaient des statues — des idoles à nos yeux — alors par méfiance nous restions à l'écart.

Notre niveau de vie était nettement supérieur à l'orphelinat. Nous avions des vêtements propres et plus de nourriture. Mais je ne m'y épanouissais pas. Après m'être gavé aux premiers repas, je perdis l'appétit. Je commençais à me sentir malade la nuit. Emotionnellement, je me fermais et commençais à me concentrer uniquement sur ma survie. J'ai dû avoir mes treize ans dans cet orphelinat, mais je ne pense pas l'avoir même remarqué à l'époque. Ma *bar-mitsva* disparut dans la tourmente intérieure et extérieure de ces dernières semaines à Samarkand.

7 Les enfants de Téhéran

En août 1942, le gouvernement polonais en exil s'efforça de faire évacuer les orphelins polonais de Russie. Beaucoup avait déjà succombé à la famine et aux épidémies et ceux qui restaient survivaient à grand peine. Parmi quelque dix mille enfants évacués, il devait y avoir 800 à 1000 enfants juifs. Nous apprîmes à l'orphelinat que cette chance de sortir se présentait et discussions entre nous de ce que nous devions faire. Ce ne fut pas une décision facile, parce que cela signifiait que je ne reverrais peut-être jamais aucun membre de ma famille. Plus tard, je me reprocherais d'avoir quitté mon père.

On nous embarqua dans des trains et nous fûmes transportés à Krasnovodsk, une ville du Turkménistan sur la mer Caspienne. Là, nous fûmes transférés par bateau. Nous devions être dix mille sur ce bateau et étions serrés comme des sardines. Il n'y avait pas de cabines, rien ; nous nous étendions simplement sur le pont ou dessous. Je ne sais pas combien de temps a duré cette traversée — peut-être trente-six heures. Puis nous sommes arrivés à un port appelé Pahlavi en

Perse (Iran). C'était l'été, et nous avons campé sur une plage de sable fin.

Pour la première fois depuis bien des mois, nous avions une nourriture suffisante : surtout du corned-beef et du lait concentré qui venaient d'Amérique. Mais j'étais tombé malade et n'avais pas d'appétit. L'Agence Juive vint dans notre camp à la recherche d'enfants juifs. Ils commençaient à rassembler des enfants juifs à Téhéran, dans l'espoir de les faire parvenir en Palestine. Les Alliés envoyaient constamment du ravitaillement à la Russie en passant par Téhéran et la mer Caspienne, alors beaucoup de camions repartaient vides de Pahlavi vers Téhéran.

On nous chargea dans ces camions — environ dix à quinze enfants dans chacun. Les routes étaient dangereuses, les pentes très raides, il y avait peu d'endroits où doubler, et notre route était jonchée de débris. Tandis que le camion tanguait le long de ces pistes montagneuses, je me sentais de plus en plus malade ; je ne pouvais m'arrêter de vomir et j'avais terriblement mal au ventre. Je hurlais de douleur, et me sentais si mal que j'essayai de me jeter du camion, mais heureusement, quelqu'un me retint.

Il a dû nous falloir plus d'une journée pour nous rendre à Téhéran, parce que nous nous sommes arrêtés pour la nuit quelque part en chemin. Près de Téhéran, un camp militaire polonais avait une section pour les orphelins juifs. Nous avons été répartis en groupes selon notre âge et notre sexe, et j'habitais

avec quarante ou cinquante garçons dans une grande tente, où nous dormions sur des nattes. Au centre de ce camp juif, il y avait une sorte d'entrepôt qui faisait aussi office de cuisine et où la nourriture était préparée.

J'avais constamment la diarrhée et je n'avais toujours pas d'appétit. Je pesais moins de trente kilos et étais très faible. Je n'avais que la peau sur les os, et ressemblais aux images que nous voyons maintenant d'enfants du tiers-monde. J'avais l'air si pitoyable que l'Agence Juive m'emmenait faire la tournée des juifs riches de Téhéran pour susciter leur compassion et collecter des fonds.

Sinon, j'errais sans force à travers le camp ou m'asseyais avec ma sœur Judith et épanchais toute ma souffrance. Je commençais à me reprocher d'avoir mal traité ma mère et d'avoir abandonné mon père. J'avais des cauchemars et disais même que je voulais mourir. Mais Judith, toujours fidèle, essayait de m'encourager. Elle n'avait que onze ans et j'en avais treize, mais je ne sais pas comment j'aurais survécu sans elle. C'est pourquoi je garde envers elle une profonde reconnaissance pour la manière dont elle m'a soutenu.

L'Agence Juive essayait d'organiser nos journées, d'offrir des activités culturelles, et de nous instruire un peu. Il y avait quelques conseillers pour chaque cinquantaine d'enfants, et une personne était responsable de tout le camp. Tous ne venaient pas de Palestine :

certains étaient eux aussi des réfugiés qui avaient réussi à sortir de Russie. Ils étaient en lien avec l'Agence Juive de Palestine qui essayait de nous aider à émigrer. Nous n'avions pas d'école dans ce camp, mais les conseillers nous apprenaient des chansons lors des soirées autour du feu. Il y a certaines de ces chansons que je connais encore aujourd'hui, comme *Arim dem Fajer*.

Parmi les conseillers il y avait un homme de Rozwadów et il m'a reconnu. Quand il a vu dans quel état j'étais, il m'a conduit chez Mme Zipporah Shertok, dont le mari est devenu plus tard Premier ministre d'Israël. À cette époque, elle était responsable de l'orphelinat juif à Téhéran, Beit ha'Yeled ha'Yehudi. Il lui a montré la peau qui pelait sur la face postérieure de mes jambes et lui a parlé en hébreu, que je ne comprenais pas. Ils ont diagnostiqué je ne sais comment que j'avais la pellagre, une maladie de peau causée par un manque de viande dans le régime alimentaire. J'eus donc, ainsi qu'un autre garçon affaibli lui aussi, accès à la réserve du camp où nous pouvions nous servir de tout ce que nous voulions. Nous pouvions aussi commander ce que nous voulions à la cantine des soldats. Je commandais toujours des hamburgers et des pommes de terre et commençai bientôt à prendre du poids.

Mais peu de temps après, je tombai à nouveau malade et fus envoyé à l'hôpital. Ils soupçonnaient la gale, qui sévissait dans le camp, on m'a donc isolé. C'est là

que j'ai appris que nous allions tous partir pour la Palestine. J'étais terrifié à la pensée d'être abandonné à l'hôpital et j'ai supplié qu'on me libère. Ce n'est qu'un jour ou deux avant le départ du groupe qu'on m'a finalement laissé sortir.

Nous étions arrivés à Téhéran en août 1942 et y étions restés environ six mois. Puis nous sommes partis pour la Palestine. Le moyen le plus rapide aurait été de voyager par les terres, en traversant l'Irak, mais l'Irak refusait de nous laisser traverser. Nous avons donc dû faire un détour pour atteindre la Palestine. Nous avons pris le train jusqu'à un port sur la mer d'Oman. Puis on nous a fait monter à bord d'un navire de transport militaire à destination de Karachi en Inde (Pakistan actuel). Nous faisons partie d'un convoi de quinze à vingt navires et nous étions constamment en état d'alerte au cas où il aurait fallu abandonner le navire. C'était vers la fin de 1942, une période d'intenses combats avec les Japonais. Des avions volaient parfois près des navires et ils nous faisaient très peur.

Sur le bateau, nous dormions dans des hamacs, de nombreux enfants tout autour de nous. Je me souviens avoir mangé de la marmelade pour la première fois et les soldats britanniques nous ont appris quelques chansons en anglais. Des années plus tard, alors que j'habitais parmi des anglais, j'ai essayé de chanter « My Bonnie Lies over the Ocean » (Ma bien-aimée est au-delà de l'océan). Cela les amusait beaucoup parce

que je mélangeais tous les mots. Evidemment, les sons ne signifiaient rien pour moi, mais ce fut mon premier contact avec l'anglais.

Je me souviens peu de Karachi, sauf qu'il y faisait très chaud. Nous vivions dans un camp à la périphérie de la ville, et sans doute y avons-nous appris d'autres chants et danses de nos conseillers. A cette époque, j'avais un gros appétit, mais tout était rationné et j'avais toujours faim. Après trois ou quatre semaines, nous avons pris la mer à nouveau, dépassant Aden et traversant la mer Rouge. Nous avons finalement débarqué dans la ville de Suez. De là, nous avons voyagé par le train jusqu'en Palestine.

8 Palestine

Je suis arrivé en Palestine en Février 1943. On aurait dit que le pays tout entier nous attendait et nous fûmes reçus à bras ouverts. A chaque gare que notre train, parti du Canal de Suez, traversait, des délégations d'enfants et des adultes nous saluaient, brandissant des bouquets de fleurs. On nous appelait « Les enfants de Téhéran ». Je ne pense pas qu'à Téhéran ce fut le cas, mais c'est ainsi que l'on nous appela en Palestine.

Le train de Suez nous transporta jusqu'à un camp d'absorption temporaire appelé Atlit, à une vingtaine de kilomètres au sud de Haïfa. La plupart d'entre nous avions l'habitude d'une vie de gamin des rues. Même pendant le voyage, certains avaient volé et s'étaient mêlés à toutes sortes de diableries. Nous étions bien turbulents et donnions pas mal de fil à retordre à ceux qui s'occupaient de nous. Mais ils nous manifestèrent beaucoup d'amour et gagnèrent peu à peu notre confiance. Plus tard, je pense qu'ils se sont rendus compte qu'ils avaient été un peu trop naïfs. Nous considérant comme des enfants pauvres, ils n'ont pas exigé

la discipline qu'ils auraient pu imposer. Chaque fois que l'on posait la nourriture sur la table, les enfants en saisissaient autant qu'ils pouvaient et en cachaient pour plus tard ou pour faire des trocs. Quand on nous donnait des vêtements, si celui qui les distribuait ne faisait pas attention un instant, certains enfants revenaient en disant : « Je n'en ai pas reçu » afin d'en obtenir davantage. Mon souvenir le plus vif d'Atlit est celui d'une montagne d'oranges. Nous ne pouvions croire qu'il nous était permis d'en manger autant que nous voulions. Nous en avons mangé jusqu'à nous rendre presque malades.

Mon rêve se réalisait ; j'étais effectivement en terre d'Israël, *Eretz Yisrael*. Nous étions très soulagés de nous sentir en complète sécurité, mais nous étions également inquiets au sujet de nos proches — en particulier nos familles. A l'époque, nous ne nous soucions guère des questions politiques. Comme la plupart des autres enfants, j'ai passé la première année — ou peut-être les deux premières — en Israël à essayer de faire la paix avec tout ce que j'avais vécu pendant la guerre. J'avais des cauchemars et me réveillais souvent dans la nuit en hurlant. J'étais très nerveux et perdais facilement mon sang-froid. Il en était de même pour les autres enfants.

Les enfants étaient âgés de un à quinze ans. Nous répartir n'était donc pas chose aisée. D'abord, on a tenté d'identifier les divers problèmes de santé qui sévissaient chez nous : poux, gale, malnutrition, etc.

On nous envoya dans divers endroits pour récupérer. Judith et moi sommes allés à Jérusalem, où nous avons vécu dans un pensionnat de jeunes filles : Beit Tseerot Mizrachi. Les jeunes filles avaient quitté les lieux pour un séjour de 6 à 8 semaines dans un *kibboutz* afin de nous laisser la place. Là, on nous a donné de nouveaux vêtements et de la nourriture. On nous a emmenés pour des excursions en bus. Nous avons visité un kibboutz et divers sites à Jérusalem et partout en Israël.

Après six à huit semaines de récupération, ils ont commencé à décider de notre prochaine destination. La fondatrice de Jeunesse Aliyah, le mouvement d'immigration pour les jeunes, était une célèbre dame juive-américaine : Henrietta Szold. Elle était assez âgée, mais elle portait ces jeunes enfants dans son cœur et mit un point d'honneur à nous interroger chacun individuellement. Elle nous a questionné sur les origines de nos parents, ce qu'ils auraient souhaité pour nous.

On nous a demandé, à Judith et moi, si nos parents étaient des pratiquants orthodoxes, et nous avons dit qu'ils l'étaient. Pour finir, on nous a envoyés dans un village coopératif, le Moshav Sde Yaacov. Il s'agissait d'un village sioniste orthodoxe moderne. Ils étaient pratiquants, mais pas comme les juifs hassidiques avec leurs barbes et leurs papillotes (les boucles de cheveux latérales). La plupart se rasaient et ils étaient très sionistes, très dévoués. Là, je suis allé à l'école et

j'ai appris l'hébreu. C'était une nouveauté. Certains d'entre nous avaient appris l'hébreu écrit en Pologne, mais aucun ne savait le parler.

Mon ami à l'époque était Jakob Finkelstein, un garçon qui avait peut-être un an de plus que moi. Nous avons fait connaissance en jouant aux échecs lors du voyage à bord du navire vers Karachi. Il s'en était suivi une bagarre à coups de poings dont j'étais sorti le nez ensanglanté. Mais après cette bagarre avait commencé une amitié qui a duré de nombreuses années. Nous passions des heures à parler ensemble et chacun prenait la défense de l'autre — je pense en fait que c'était surtout Jakob qui avait pris sur lui de me protéger pendant les premiers mois. Jakob avait aussi une sœur, Zahava, qui était la meilleure amie de ma sœur Judith. Jakob était beaucoup plus avisé que moi et savait se tirer de n'importe quelle situation. Mais, chose intéressante, il pouvait d'une part profiter d'autrui avec une finesse presque cynique, et d'autre part, il était pour moi un ami très fidèle.

Dans le pensionnat à Jérusalem, Jakob avait découvert qu'il y avait un téléphone, quelque chose de tout à fait insolite pour nous à cette époque. Il avait donc voulu l'essayer et voir comment il fonctionnait. En cherchant des adresses il avait trouvé quelques organisations religieuses. Juste pour s'amuser, il leur avait téléphoné et leur avait dit : « On nous fait un lavage de cerveau ici. Ils nous forcent à abandonner notre foi religieuse. Pouvez-vous, s'il vous plaît, nous aider ? »

C'est ce genre de plaisanteries que nous, les garçons, avions l'habitude de faire.

Jakob et sa sœur Zahava avaient été envoyés à Moshav Sde Yaacov, comme Judith et moi-même. J'étais encore très nerveux et j'avais du mal à m'adapter, et j'ai eu bien des ennuis. J'ai d'abord vécu chez une famille, mais je ne m'entendais pas avec la mère. On me plaça peu de temps après dans une autre famille. Là, je me heurtai avec un ouvrier. C'était lui qui gérait, de fait, l'exploitation agricole parce que le fils de la famille était parti combattre avec la Brigade juive. Celui-ci, quadragénaire, était un réfugié de Hongrie. Il était grand et fort, un bon agriculteur — et il était très pratiquant.

Pendant le temps qui précède le Nouvel An et qu'on appelle *Sleekhot*, les juifs pratiquants se lèvent le matin et ont un temps particulier de prière pour demander pardon pour les torts qu'ils ont pu commettre pendant l'année. Or cet homme essayait de me forcer à me lever très tôt — trois ou quatre heures du matin — et d'aller avec lui à la synagogue. Le premier jour, j'ai refusé de me lever. Le lendemain, il a versé de l'eau froide sur moi pour me réveiller, mais à nouveau, j'ai refusé. Comme nous étions assis autour de la table à souper ce soir-là, il a dit : « Josef, si tu ne te lèves pas demain, je recommencerai. » Je suis entré dans une colère folle ; j'avais un couteau et je l'ai lancé vers lui. J'étais hors de moi, je me suis jeté par terre, et j'ai fait une scène terrible. Je hurlais : « Tu n'es pas mon

père, tu n'as aucun droit sur moi !» Ils eurent vraiment peur. J'ai fini par me calmer, mais à partir de ce moment, il ne me parla plus. J'ai continué à aider à la ferme, mais il m'ignorait.

Pourquoi ai-je commencé à me rebeller contre la religion juive ? Je pense que c'était en partie à cause de l'image que j'avais d'un Dieu sévère qui nous punira. Je me sentais coupable de la mort de ma mère et d'avoir laissé mon père en Union soviétique. J'avais peur.

Quoiqu'il en soit, nous étions nombreux à être malheureux dans la colonie coopérative. Après huit mois, nous avons envoyé une délégation à Jérusalem pour exprimer notre malheur. Ils décidèrent de faire sortir les plus âgés mais les plus jeunes restèrent. Je suis allé avec les plus âgés — nous avions entre quatorze et quinze ans — à l'école d'agriculture au Mikvé Israël. Jakob et moi avons ainsi quitté Moshav Sde Yaacov, mais Judith et Zahava y restèrent environ trois ans.

9 A l'école d'agriculture

Mikvé Israël est considéré comme la plus ancienne colonie sioniste en Palestine, même s'il y avait des Juifs qui vivaient parmi les Arabes avant son établissement. Charles Netter, un philanthrope juif de France, l'a fondée en 1870 pour former des jeunes à l'agriculture. Cette colonie est devenue plus tard l'école agricole la plus renommée de tout le Moyen-Orient. En plus de l'enseignement des élèves, on retrouvait dans cette grande exploitation tous les domaines de l'agriculture : une laiterie avec soixante à quatre-vingts vaches, des moutons, et un verger avec toutes sortes d'arbres. Il y avait même un jardin botanique avec de nombreuses plantes rares.

A l'école, il y avait deux sections : la section religieuse composée essentiellement d'étudiants immigrés comme nous, et la section laïque composée essentiellement d'étudiants des *kibboutzim* et des coopératives. Ces Juifs laïcs constituaient la majorité de la population juive en Israël à l'époque. Même s'il s'agissait d'une seule et même école, les deux groupes vivaient séparément et avaient des classes séparées.

Les Enfants de Téhéran étaient tous réunis dans un seul groupe au sein de la section religieuse. La formation se faisait sur deux ans. Chaque élève avait l'occasion de travailler dans chacune des branches de l'agriculture au cours de la première année, puis dans la deuxième année, nous pouvions nous spécialiser dans une branche pendant six mois, puis dans une branche secondaire pendant trois mois supplémentaires.

Nos enseignants étaient aussi nos conseillers d'orientation et essayaient de nous aider. La plupart d'entre eux étaient des juifs orthodoxes modernes des kibboutzim religieux. Je leur ai rendu la vie dure — j'étais agité et perturbais souvent les classes. En même temps, je commençais à poser beaucoup de questions, sur la foi notamment. D'une part, j'étais toujours en rébellion contre ma conception d'un Dieu sévère, mais je commençais aussi à me débattre avec la question de l'Holocauste — de me demander pourquoi Dieu avait permis cela. Certains des enfants étaient arrivés presque directement du camp de concentration de Buchenwald. Ils commençaient à raconter ce qui s'était passé en Allemagne. Ces enfants avaient le même âge que nous, peut-être même plus jeunes, mais ils ressemblaient à des vieillards par leur façon de parler et d'agir. Nous en étions tous bouleversés.

Vers avril 1944, toute notre classe du Mikvé est allée vivre au kibboutz Tirat Zvi, un kibboutz religieux dans la vallée de Beit Sha'an. Il y avait un camp de travail au kibboutz : nous logions dans des tentes et

nous y avons travaillé environ deux mois. Un jour, je faisais la queue pour de la nourriture et j'ai commencé à parler avec un garçon qui avait quelques années de plus que moi, peut-être dix-huit ou vingt ans. Quand je lui ai dit que j'étais de Francfort et que mon nom était « Nacht », il a dit qu'il connaissait ma famille. Quand il m'a donné son nom, je me suis exclamé : « Je me souviens de toi, vous aviez un magasin de bonbons ! C'était à l'angle de chez nous. » Il a dit : « Effectivement ! » C'est vraiment étonnant parce que je ne devais pas avoir plus de quatre ans quand nous avons quitté Francfort.

C'était ma première expérience de vie dans un kibboutz, mais à l'époque, elle ne fit pas sur moi grande impression. J'essayais toujours de surmonter ce que j'avais vécu pendant la guerre, de faire face à mes souvenirs de Russie et d'Iran. Quand nous racontions aux gens ce que nous avons vécu en Russie, ils ne nous croyaient tout simplement pas. Ils ne voulaient pas croire ce que nous leur disions. Les gens avaient une extraordinaire sympathie envers l'Union soviétique parce qu'elle luttait contre Hitler. Ils avaient aussi une image idéalisée de ce qui se passait en Russie, le pays des socialistes.

Lorsque nous sommes retournés à Mikvé, quelques-uns des autres élèves ont commencé un groupe (*hachsharah*) avec l'idée de fonder un kibboutz. Ils ont finalement rejoint le kibboutz Kfar Etsion qui est au sud de Jérusalem (pendant la guerre d'indépendance

d'Israël, le kibboutz fut envahi par les légions jordaniennes, — beaucoup d'entre eux y ont alors perdu la vie ou ont été capturés). Certains de mes camarades de classe se sont joints à ce groupe, mais j'y étais opposé. Je ne pouvais pas accepter leur religiosité et j'étais tout simplement trop rebelle.

C'est à peu près à cette époque que j'ai pris la décision consciente de m'opposer à toute religion. J'ai dit que je ne croyais pas en Dieu, que je ne croyais pas à une puissance surnaturelle, que je n'allais pas accepter quelque chose que je n'arrivais pas à saisir intellectuellement. J'avais beaucoup de questions et nous avons des discussions animées en classe.

Comme Yom Kippour, le jour d'expiation, approchait, tout le monde dans le groupe religieux se préparait pour le jeûne mais, conséquence de mes convictions à l'époque, j'ai décidé, à quinze ans, de rompre avec cela aussi. Ce n'était pas une mince affaire : pour les pratiquants, Yom Kippour est une expérience très forte. Mais j'avais décidé de ne pas jeûner pour Yom Kippour ; j'allumerais la lumière, je boirais tout ce que je voudrais, et je n'aurais plus rien à faire avec cette fête. Quand je sentais que quelque chose était juste, alors il me fallait non seulement en parler mais le mettre en pratique — puis en accepter les conséquences.

J'ai été très seul à cette époque, et j'avais pour seul ami Jakob. Il était une classe en dessous de moi, mais nous étions toujours ensemble et nous discutons beaucoup. Nous avons décidé que, lorsque nous

aurions terminé notre formation nous partirions ensemble et que nous nous entraiderions. Jakob était plus pragmatique que moi. Lui aussi était devenu laïc, mais tout ce qu'il voulait, c'était réussir dans le monde. Il n'essayait pas de se rebiffer contre le système comme moi. Je me rendais la vie dure en suivant mes idéaux.

À un moment, je suis même devenu violent contre le groupe du kibboutz. Nous vivions ensemble dans un dortoir, mais les garçons de ce groupe restaient tout le temps entre eux, m'ignorant complètement. Un jour, je me suis planté devant un de leurs chefs de file et, dans un accès de rage, je lui ai porté un coup violent. Il en fut choqué, parce que c'était tout à fait inattendu. J'ai appris plus tard qu'ils avaient eu l'intention de se liguer contre moi et de le venger. Des amis avaient cependant trouvé le moyen de me mettre à l'abri dans la section laïque de Mikvé. Je suis donc resté là deux ou trois nuits jusqu'à ce que tout se soit calmé. Mais à l'école, ils étaient convaincus que j'avais une mauvaise influence. Ils ont réussi à me convaincre que je devais partir de mon propre gré. Ceci s'est déroulé alors qu'il ne me manquait que quelques mois pour terminer mon cursus de deux ans.

Ils ont été jusqu'à nous interdire, à Jakob et moi, de nous voir. Jakob est resté à l'école, mais nous nous voyions toujours en cachette. Nous faisons des promenades ensemble et prîmes la décision de toujours nous soutenir l'un l'autre. Je partirais, trouverais un emploi et gagnerais de l'argent, puis il quitterait

l'école à son tour et nous ferions notre chemin ensemble. Nous mettrions nos revenus en commun. Ni lui ni moi ne nous intéressions à l'agriculture. Il voulait devenir électricien — ce qu'il fit plus tard.

Il y avait un autre garçon polonais à Mikvé qui s'appelait Benjamin Bodner. Il avait sauté d'un train qui se dirigeait vers un camp de concentration, puis il avait poursuivi son chemin jusqu'en Israël. Lui aussi était malheureux à l'école et nous avions comploté ensemble de partir. Il me parla du Palmach, le groupe d'élite de la Haganah, l'armée de résistance juive. Il pensait que nous devions nous enrôler dans ce groupe, nous nous y sommes donc présentés ensemble. Peut-être pensais-je qu'il y avait là quelque prestige, mais je n'étais pas très motivé. Benjamin a été accepté, mais pas moi. Je ne sais pas pourquoi j'ai été refusé, mais j'étais très tendu et j'avais aussi un an de moins que Benjamin. Il a été tué plus tard pendant les derniers jours de la guerre d'indépendance. Son père avait survécu aux camps de concentration et était venu en Israël pour apprendre que son fils était mort.

A Mikvé Israël, nous avons été formés en matière d'armement. Nous avons appris à assembler des fusils et des revolvers. Nous avons pratiqué le tir à la cible. Nous avons appris à sauter et à grimper sur des maisons et avons pratiqué des exercices en simulant une attaque de l'ennemi. Nous étions même allés dans le désert pour des manœuvres militaires. A cette époque, il y avait beaucoup de problèmes avec les

Bédouins. Ils utilisaient des bâtons en guise armes, alors nous avons appris à lutter avec des bâtons — comment donner des coups et comment nous défendre. Cet entraînement faisait de moi un membre non officiel de la Haganah, mais quand j'ai quitté l'école, j'ai perdu contact avec l'armée de résistance pendant un temps.

10 Les débuts de ma quête

Quand j'ai quitté Mikvé, je me suis mis à la recherche d'un emploi. A Mikvé, je m'étais spécialisé, entre autres, dans la production laitière. Avec l'aide du collègue, j'ai obtenu un emploi dans une ferme laitière, non loin de Tel-Aviv. Le fermier livrait du lait à Tel-Aviv avec son cheval et une charrette. Tout le monde commençait le travail tôt à cause de la chaleur, il devait donc livrer le lait au petit matin, quand les gens étaient encore chez eux. En été, je devais me lever à une heure du matin pour traire les vaches. En hiver, c'était à trois heures. Il me donnait le gîte et un petit salaire. Ce fut mon premier emploi et j'étais très heureux d'être indépendant.

J'ai travaillé dans cette ferme laitière pendant environ quatre mois, et au début tout s'est bien passé. Puis je me suis disputé avec la femme du fermier et j'ai dû partir brusquement. Je lui ai dit que je ne pouvais pas travailler pour elle, et me mis à nouveau à la recherche d'un emploi.

J'avais de la famille en Israël. Mon oncle Chaim Simcha est un jeune frère de ma mère, et il avait été

très proche d'elle. En partie à cause de son amour pour ma mère, il me vouait à moi aussi une grande affection. Il avait vu sur la liste des Enfants de Téhéran que ma sœur et moi étions en route. Ainsi, à notre arrivée à Atlit, il est venu nous trouver. Pendant que nous étions assis dans le bus en partance pour Jérusalem, il a soudain apparu à côté du bus et nous nous sommes parlé par la fenêtre. Voilà le genre d'homme qu'il était, très chaleureux et dévoué. Evidemment, il s'est enquis de ma mère, mais je manquais de tact et lui ai dit sans détour que ma mère ne vivait plus. Ce fut pour lui un choc terrible.

La maison d'Oncle Chaim et Tante Elsa est devenu une sorte de deuxième foyer pour moi. Dès que j'avais du temps libre à Mikvé ou à la coopérative, je pouvais tout simplement débarquer chez eux. Je me sentais chez moi et ils m'accueillaient comme un fils. Chaim Simcha était un homme extraordinaire avec une grande ouverture d'esprit sur le monde. Il était pratiquant, mais dans son entourage on connaissait son esprit ouvert et contemplatif. C'était une personne très respectée et les gens venaient souvent lui demander conseil sur des questions personnelles ou des problèmes dans le village.

Mais plus encore que Chaim Simcha, c'est son fils Sammy qui eut sur moi une profonde influence. Sammy avait cinq ans de plus que moi, mais il me traita toujours comme son ami et son égal. Quand j'ai quitté la ferme laitière, c'est vers lui que je me suis

tourné pour trouver de l'aide. Je n'avais pas seulement perdu mon travail, j'avais aussi perdu mon logement. Sammy avait un logement à lui à Tel-Aviv. Il m'a laissé habiter chez lui et m'a aidé à trouver un logement à moi. Il partageait tout avec moi mais n'en faisait pas grand cas. Cet esprit généreux fit sur moi une profonde impression.

Pendant que je vivais chez lui, j'ai rencontré beaucoup de ses amis. Sammy faisait sûrement partie de l'un de ces groupes clandestins qui avaient été formés pour combattre les Britanniques. Quand ont commencé les actions terroristes contre les Britanniques, ceux-ci se sont précipités sur tous ceux qui avaient un lien avec ces groupes. Sammy fut arrêté, mais je ne pense pas qu'on ait trouvé quoi que ce soit contre lui. Il a été envoyé en camp de détention comme beaucoup d'autres — il en fut libéré mais inscrit sur la liste des sympathisants. En résidence surveillée, il devait se déclarer à la police tous les jours. Pendant cette période, beaucoup de ses amis vinrent lui rendre visite.

Au cours des années suivantes, les nombreuses discussions que j'ai eues avec Sammy et ses amis ont changé ma vision de la vie. Sammy ne vivait pas pour lui-même. Il inspirait en moi une vision plus large de la vie, un souci des autres et du monde tout entier.

A cette époque, j'ai également commencé à lire et à réfléchir, en particulier à la lutte pour la justice et la fraternité, au sens de la vie — à ce qu'il nous faut vivre pour quelque chose qui nous dépasse. J'avais appris l'hébreu

quand j'avais quatorze et quinze ans et je ne me souviens pas avoir lu quoique ce soit avant cette époque. Mais à présent, j'allais souvent à la bibliothèque. Je lisais tous les livres de Tolstoï et de Dostoïevski qui existaient en hébreu. J'ai acheté *Crime et Châtiment* et l'ai lu en une nuit. Je ne pouvais pas retenir tout ce que je lisais, mais quelque chose en est sûrement resté. L'écrivain français, Romain Rolland, eut sur moi une profonde influence avec ses idéaux d'amitié et de justice sociale, notamment son histoire d'Antoinette et Olivier, deux enfants orphelins qui se soutenaient l'un l'autre dans les moments difficiles. Ce fut pour moi une source d'inspiration dans mes efforts pour unir mes forces à celles de Jakob, qui avait alors lui aussi quitté Mikvé Israël et avait trouvé un emploi.

Quand j'ai enfin trouvé un logement et du travail, Jakob est venu me rejoindre. Je gagnais 20 livres par mois et louais un appartement pour 10 livres, je pouvais donc mettre de côté les 10 livres restantes. Nous mettions tout l'argent que nous gagnions dans un porte-monnaie commun. Je ne me préoccupais pas des questions d'argent, mais Jakob était plus prudent. Finalement, nous avons renoncé au porte-monnaie commun et avons divisé l'argent entre nous en parts égales, afin que nul n'aie plus que l'autre.

Nous travaillions dur, mais nous nous sommes aussi beaucoup amusés ensemble. Un jour, Jakob se vantait qu'il pouvait manger deux douzaines d'œufs en une fois, mais je ne le croyais pas. Je lui ai dit que

s'il pouvait manger deux douzaines d'œufs, je les lui achèterai. Il a immédiatement accepté, et nous sommes allés acheter les œufs dans un magasin. J'ai fait exprès de demander de très gros œufs et du pain en guise d'accompagnement. Je commençais alors à m'inquiéter un peu. Jakob a mangé tous les œufs et tout le pain. Et j'ai perdu mon pari !

Pendant cette période — celle de mes seize-dix à sept ans — je me heurtais vraiment à la question du sens de la vie. Quel en est le but ? Je n'avais pas la foi, mais je ne me satisfaisais pas non plus de vivre pour moi-même. Jakob était tout à son souci de bien gagner sa vie et de s'amuser. Cependant, je me disais que la vie n'avait pas de sens s'il ne s'agissait que de gagner de l'argent et l'approbation du monde. Je voyais bien que ces choses ne rendaient pas les gens heureux. Nous avons continué à vivre ensemble, mais nous sommes peu à peu éloignés l'un de l'autre.

Je me rapprochais par ailleurs de plus en plus de Sammy et de ses amis. Je me souviens notamment d'Isaïe et Channah, un couple de fiancés avec qui nous avons discuté de nombreuses questions. Nous avons comparé les avantages relatifs du capitalisme, du socialisme et du communisme. Pour nous qui réfléchissions à la situation politique en Israël — ses différents partis et leurs idéologies divergentes — ces questions avaient un sens réel.

Sammy m'a aussi influencé sur les questions morales personnelles. Il était lui-même un exemple

d'attention pratique envers les autres, mais s'il y avait quelque plaisanterie de mauvais goût ou la moindre impureté, il n'hésitait pas à défier de façon très franche leur auteur. Son attitude m'a vraiment fait réfléchir sur mes propres valeurs dans le domaine sexuel. De fait, c'est lui qui m'a appris ce que signifie le respect de la dignité de l'autre, en particulier des femmes. Le simple fait de partager son logement avait élargi mon horizon au-delà des simples bases que sont avoir un emploi et être accepté par les autres. J'ai commencé à regarder au-delà des banalités quotidiennes et à me demander ce pour quoi je voulais vivre.

Je voulais vivre pour ce qui est droit, quel qu'en fut le coût. Mais j'étais aussi déchiré. Je me sentais très faible et incapable de vivre à la hauteur des idéaux que je me fixais, mais dans mon for intérieur, je savais que je ne pouvais pas cesser d'y tendre. Peut-être cela avait-il quelque chose à voir avec mes racines : l'appel à vivre la vision prophétique de la fraternité, que je crois être profondément ancré dans le cœur juif.

A cette même époque, la situation politique en Palestine me préoccupait beaucoup. J'étais moi-même encore en train de tenter de surmonter ce qui s'était passé pendant l'Holocauste. L'Holocauste avait pris fin, de nombreux survivants voulaient venir en Palestine, mais les Britanniques leur refusaient l'entrée. Aux nouvelles, nous entendions constamment que des navires avaient été appréhendés par les Britanniques — des milliers de personnes furent ainsi refoulées.

Elles étaient emmenées à Chypre et certaines furent renvoyées en Europe. Je détestais les Allemands, mais maintenant que la guerre était finie, ma haine se portait de plus en plus sur les Britanniques.

Chose étonnante, je ne voyais pas les Arabes comme des ennemis — seulement les Britanniques. Ces sentiments étaient largement répandus : beaucoup de gens criaient des insultes aux soldats britanniques et divers groupes clandestins les attaquaient. Les troupes britanniques traversaient les villes dans des tanks et leurs postes de police étaient comme des forteresses entourées de barbelés.

En même temps, j'étais convaincu que les gens ne pouvaient être heureux qu'en vivant en harmonie les uns avec les autres. Je rêvais d'une société idéale où les gens vivraient ensemble en paix. Je savais que la haine n'avait pas sa place dans un tel monde. Néanmoins, je ne pouvais pas oublier l'Holocauste. Je voulais consacrer ma vie à lutter pour la survie de notre peuple et j'étais tout à fait prêt à combattre les Britanniques par tous les moyens.

Avec l'aide de Sammy, j'avais trouvé du travail, faisant différents petits boulots dans et autour de Tel-Aviv. Je balayais les rues, creusais des trous, remettais les routes en état, et accomplissais divers travaux de réparation des immeubles. C'était un travail physiquement dur. Puis j'ai rencontré un groupe qui faisait un travail semblable pour la ville avec un mulet et un chariot, alors j'ai trouvé un emploi avec

eux. Je gagnais environ € 1,90 par jour et travaillais six jours par semaine — c'était donc pour moi un net progrès. Quand je recevais ma paye les vendredis, j'avais l'habitude d'aller acheter des livres. Je lisais aussi beaucoup les journaux, assis dans les cafés avec mes collègues en attendant le prochain travail. Je m'intéressais à tout ce qui touchait à la clandestinité, mais d'une manière générale, les nouvelles quotidiennes me mettaient chaque jour plus en colère — jusqu'au jour où j'ai senti qu'il me fallait absolument agir.

11 Le combat pour le pays

Il y avait trois organisations clandestines sionistes en Palestine à l'époque. La première était la Haganah, qui plus tard est devenue l'armée israélienne. *L'Irgoun* (*Irgun Zvai Leumi*, ou « Organisation militaire nationale ») était plus radicale et nationaliste, cherchant à établir un Etat juif sur les deux rives du Jourdain. Beaucoup de ses membres ont été arrêtés par les Britanniques et certains ont été exécutés pour actes de terrorisme contre les Britanniques. Puis il y avait un petit groupe appelé *Lechi* (*Lohamei Herut Yisrael*, ou « Combattants pour la liberté d'Israël »). Les Britanniques l'appelaient le Groupe Stern d'après son fondateur, Avraham Stern. Ce groupe voyait les Britanniques comme l'ennemi principal et visait toute cible britannique, qu'elle soit militaire ou civile.

Comme je n'avais pas de famille en Israël, je voulais consacrer ma vie à lutter pour la survie de notre peuple. J'étais attiré par le groupe Stern et voulais le rejoindre, mais je n'arrivais à pas à trouver de contact. J'ai réussi une fois à entrer en contact avec l'Irgoun. Je fus conduit en secret à un chantier de construction quelque

part et l'on braqua sur moi une forte lumière pour que je ne puisse pas voir mes interlocuteurs, même si eux pouvaient me voir. Ils m'ont demandé : « Sais-tu quel est le but de l'Irgoun ? » J'ai gardé le silence. Je n'étais, au fond, pas fortement attiré par leurs grandes aspirations nationales. Mon idée principale était que nous devions nous battre contre l'impérialisme britannique. Je n'ai donc rien dit car je ne savais pas quoi répondre. Et puis, je ne voulais pas me joindre à eux, je voulais rejoindre le groupe Stern. Alors ils ont dit : « Veux-tu que nous te disions ce qu'est l'objectif de l'Irgoun ? Un Etat juif sur les deux rives du Jourdain. Es-tu d'accord avec cela ? J'ai dit que j'étais d'accord. Mais il était évident que j'avais échoué. Je devais avoir environ dix-sept ans à l'époque.

En Novembre 1947, l'Organisation des Nations Unies vote le partage de la Palestine en un Etat arabe et un Etat juif. Le pays avait placé beaucoup d'espérances dans ce vote. Je me souviens de beaucoup de monde dans les rues de Tel-Aviv écoutant la radio pendant que chaque pays votait. Le vote s'éternisait, et j'ai fini par aller me coucher. J'habitais à environ trois kilomètres du centre de Tel-Aviv. Au milieu de la nuit, j'ai entendu un grand brouhaha. J'ai réalisé que le vote de l'ONU avait été en notre faveur, alors je me suis levé et j'ai pu trouver un taxi pour Tel-Aviv. La ville était euphorique. Il y avait des milliers de personnes dans les rues. Certains magasins avaient ouvert et distribuaient gratuitement des boissons;

les gens faisaient la fête, dans le centre-ville, on dansait. Je suis resté à Tel-Aviv le reste de la nuit. A six ou sept heures du matin, les premières victimes ont été signalées. Un bus de Jérusalem à Tel-Aviv avait été attaqué et beaucoup de personnes avaient été tuées. Dans la partie juive de la Palestine, la majorité acceptait la partition du pays, mais la plupart des Arabes ne l'acceptaient pas. Ils se sentaient trahis et bien sûr, ils constituaient la majorité de la population en Israël à cette époque. Ils estimaient que le territoire tout entier leur appartenait, et nous n'étions que des étrangers qui s'emparaient d'une partie de leurs terres. C'est dès ce moment que le conflit a vraiment commencé. Les Britanniques, acceptant la décision de l'Organisation des Nations Unies, consentirent à quitter le pays le 15 mai 1948.

Au cours de cette période de transition de novembre 1947 à mai 1948, les différentes organisations clandestines commencèrent à se mobiliser vraiment. Les principaux combats furent dès lors entre les Juifs et les Arabes. Les Britanniques se préparaient à partir et dans la plupart des cas, laissaient faire les choses. Parfois, ils intervenaient d'un côté ou de l'autre. Pendant la majeure partie de 1948, les groupes juifs et arabes se sont battus dans tout le pays pour prendre le contrôle de différentes villes et des anciens postes de police britannique.

Je tenais à participer à ce combat armé. Jamais plus nous ne pourrions accepter que des millions de

personnes soient exterminées comme elles le furent au cours de l'Holocauste. Nous lutterions pour la terre d'Israël et établirions une patrie sûre pour notre peuple. En février, j'ai réussi à m'engager dans la Haganah et j'ai pris part à divers combats jusqu'au cessez-le-feu.

J'ignorais alors que mon père était retourné sain et sauf en Allemagne. Je pensais qu'il valait mieux que ce soit moi qui meure pour une telle cause que quelqu'un avec des parents et une famille, c'est pourquoi j'essayais toujours de me porter volontaire dans l'armée pour tout ce qui semblait dangereux. C'est dans cet esprit que j'ai suivi une formation pour manipuler des mines et d'autres engins. Je n'en étais pas un expert de premier ordre, mais j'étais dans l'unité des explosifs de la brigade « Alexandroni » dans le 33^e bataillon de l'armée.

Vers mai 1948, j'ai enfin réussi à entrer en contact avec le Groupe Stern. J'ai été convoqué dans un camp proche où l'on m'a bandé les yeux et j'ai été interrogé. Je leur ai dit mon inquiétude face à l'Empire britannique — et que jamais il n'autoriserait l'existence d'un état juif libre et indépendant. Ils m'ont accepté et j'ai commencé à combattre avec eux. Mais quand, quelques jours plus tard, l'Etat d'Israël a été proclamé, on nous a demandé de retourner à nos unités militaires.

Nous avons été impliqués dans de nombreux incidents, dont le plus grave s'est déroulé dans une ville appelée Kfar Sava. Une partie de la ville était juive,

une autre partie arabe, et notre unité devait prendre d'assaut la partie arabe. Mon unité s'y est rendue pour poser des mines, défendre la route vers la ville voisine de Qalqilya et empêcher la percée de tout renfort arabe. La résistance arabe a été beaucoup plus forte que prévu. Au bout de quelques minutes, beaucoup de nos hommes étaient morts ou blessés. Je garde un souvenir très vif de mes camarades mourant sous mes yeux. Notre commandant nous a ordonné d'abandonner la colline et de reculer jusqu'à un proche verger. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas été touchés essayaient d'aider les blessés. Sous des tirs intenses, nous avons réussi à déplacer quelques-uns de nos camarades blessés pour les mettre en sécurité relative. Mais nous étions encerclés par des Arabes et isolés de notre régiment.

Notre commandant a décidé de retourner à Kfar Sava avec un petit détachement pour demander des renforts. Je les ai accompagnés pour les guider à travers le terrain que j'avais miné. Pendant que nous étions partis, les Arabes ont attaqué ; ils ont tué les soldats blessés et ont mutilé leurs corps. Je me suis reproché de les avoir laissés là, seuls, même si je n'aurais rien pu faire pour les sauver. Nous avons tous été choqués par cette expérience, mais beaucoup étaient pleins de rage et attendirent une occasion pour se venger.

Quelques jours ou une semaine plus tard, nous étions en manœuvres, essayant de prendre le village

de Tantoura. Celui-ci est à une trentaine de kilomètres au sud de Haïfa, près de la mer. Après des combats acharnés, nous avons réussi à prendre contrôle de la ville. Des rumeurs circulèrent au sujet de certains hommes du village qui auraient été tués en représailles après le massacre de Kfar Sava. Je n'en ai pas été le témoin, mais la rumeur elle-même fit sur moi un effet. Je voulais me battre pour le droit à vivre sur cette terre. J'étais plus que prêt à me battre contre les armées d'Egypte, de Jordanie et d'autres pays. J'étais prêt à donner ma vie pour assurer l'existence de l'Etat d'Israël. Mais j'avais peur à la pensée que la haine, la cruauté et la vengeance assoiffée de sang pouvaient si facilement s'emparer du cœur des hommes.

Bien sûr, il n'y avait pas de temps pour réfléchir trop profondément à ces choses-là. A l'époque, je ne pensais qu'à une chose : comment faire davantage. Dans mon unité, il y avait un jeune homme du nom de Schmuël Getter. Il appartenait à un groupe de jeunes qui se préparaient à fonder un kibboutz et il voulait rejoindre ceux de ce groupe qui faisaient partie du Palmach, un groupe d'élite dans l'armée. Pour ma part, je pensais voir plus d'action en rejoignant le Palmach. Nous avons quitté notre unité pour retrouver l'unité dans laquelle ses amis servaient. Je ne voulais pas leur dire que mon nom était Josef Nacht, parce qu'alors, ils sauraient que j'appartenais en réalité à une autre unité ; alors j'ai dit que mon nom était Josef Ben-Eliezer. Ben-Eliezer, désigne le fils d'Eliezer, ce qui

était vrai. Je l'ai fait sans réfléchir et j'ai depuis lors gardé ce nom.

Pendant que j'étais avec le Palmach, je fréquentais surtout Schmuël et ses amis. Ces jeunes hommes et femmes mettaient tout en commun. Même s'ils étaient dans l'armée, ils vivaient comme une communauté au sein de l'armée. Les femmes s'occupaient du stock de vêtements ; on pouvait se servir des vêtements dont on avait besoin, puis les rendre pour être lavés.

Notre unité participa très activement à la prise de Lod, près de Tel-Aviv. Ici aussi, ma foi en la nature humaine fut fortement ébranlée. Une fois la ville conquise, des combats continuèrent dans les rues, puis on ordonna à toute la population arabe de partir. Je me souviens encore très clairement de ces longues colonnes de réfugiés — hommes, femmes et enfants, fuyant vers un avenir incertain. A un moment, mon unité fouillait ceux qui quittaient la ville pour trouver des armes et des objets de valeur. L'atmosphère était tendue et certains de mes camarades traitaient les Arabes avec méchanceté. C'est alors qu'il me revint brusquement à l'esprit ma propre expérience de jeune garçon de dix ans, fuyant notre maison en Pologne. Mais ici, les rôles étaient inversés. Un de mes camarades a frappé un Palestinien avec sa baïonnette et le souvenir de mon père frappé de la même manière par un soldat allemand surgit en moi comme un éclair. J'étais ébranlé au plus profond de mon être :

comment les hommes peuvent-ils traiter leurs semblables de cette façon ?

J'ai vu deux de nos soldats — de tous jeunes garçons — prendre des Arabes et leur demander de creuser une fosse. Ils leur ont ordonné d'y descendre et ont pointé leurs fusils sur eux. Plusieurs d'entre nous leur ont crié d'arrêter et ils ont laissé les hommes partir. J'étais choqué de voir que nous semblions tout à fait capable de faire les mêmes choses que d'autres nations. Ainsi, j'étais encore tourmenté. Je voulais me battre pour l'Etat d'Israël, mais seulement parce que nous nous battions pour notre survie et non pas pour faire du mal à d'autres. Ces jeunes hommes ne se seraient jamais comportés ainsi dans des circonstances normales, mais la situation était telle que tout sens moral semblait avoir disparu.

C'est à cette époque que j'ai essayé d'aider un arabe qui avait été forcé de creuser des tranchées pour nous. Il devait avoir un peu d'hébreu, parce que je me souviens qu'il m'a dit qu'il était barbier. Je lui ai dit de rentrer chez lui, mais il avait perdu sa famille dans le flot de gens qui quittaient la ville. A nouveau, je me suis souvenu comment notre famille avait fui Rozwadów et je me suis senti en quelque sorte obligé de lui porter secours. J'ai marché avec lui à travers les rues étroites de Lod, portant mon fusil Sten semi-automatique. C'était pure folie d'être ainsi seul dans la rue, j'aurais facilement pu être tué. Quoiqu'il en soit, nous avons traversé le centre-ville et avons finalement retrouvé

sa famille, qui avait chargé tous leurs biens sur une carriole à cheval. Je les ai accompagnés, assurant leur sécurité jusqu'à la périphérie de la ville, mais je n'ai aucune idée de ce qu'ils sont devenus par la suite. Il y avait donc beaucoup de souffrances et même de la brutalité, mais il y avait aussi des moments où la bonté prenait le dessus.

Peu de temps après la prise de Lod, je suis tombé vraiment malade. Au début, je ne savais pas ce qui n'allait pas, mais les médecins ont finalement diagnostiqué le paludisme. J'étais alors si épuisé que je pouvais à peine agir. Après quelques semaines de traitement à l'hôpital avec de la quinine, j'ai pu rejoindre mes camarades, mais la situation avait changé. Un cessez-le-feu avait été déclaré et il n'y avait plus de combats— du moins pour le moment. L'atmosphère dans l'unité avait également changé. Il y avait toujours eu un fort sentiment de camaraderie, officiers et soldats se tenaient les coudes. Mais à présent, l'armée israélienne commençait à se consolider et mettre davantage l'accent sur la discipline militaire officielle. Les exercices d'entraînement étaient stricts et mécaniques. De toute façon, je ne me sentais plus aussi proche de mes amis du Palmach — je suis donc retourné à la brigade Alexandroni. Bien sûr, j'ai été arrêté pour désertion, mais les officiers ont été indulgents parce que je n'avais fait que rechercher une action plus intense. Je les ai également suppliés d'être réadmis dans mon unité des explosifs qui venait d'être mobilisée pour une action au Néguev. Nous étions à

la fin de 1948 et ce fut, je crois, la dernière mesure de guerre importante.

Deux villages du Néguev étaient encore entre les mains des unités égyptiennes dirigées par Gamal Abdel Nasser, qui devint plus tard président de l'Égypte. Mon unité des explosifs avait une nouvelle arme non testée : le lance-flammes. Nous en avions plusieurs, mais ils étaient dangereux notamment parce qu'aucun de nous ne savait vraiment les manier. L'un de ces lance-flammes a été remis à un garçon de mon unité, un certain David. Il était manifestement effrayé et je savais qu'il était le seul fils dans sa famille. Je me suis porté volontaire pour prendre sa place et notre commandant fut d'accord. Malheureusement, David a été tué au cours du premier assaut contre l'Irak-Manshir. Entre-temps, j'ai porté ce lance-flammes inutile et lourd toute la nuit sous une pluie battante.

J'ai parfois ressenti de la culpabilité : peut-être David aurait-il vécu si je n'avais pas pris sa place. Mais par ailleurs, je suis reconnaissant d'être encore en vie — c'est un miracle, vu le nombre de fois où j'ai délibérément mis ma vie en danger. Comme j'ai surtout fait partie de l'unité des explosifs, je n'ai, de fait, jamais tué personne de près, mais j'ai été hanté par les flashbacks de mes camarades morts au combat. Un sentiment de culpabilité pour la mort de ma mère et le sort inconnu de mon père me tourmentait. Je n'arrivais pas à surmonter cette détresse intérieure et le paludisme ne faisait qu'empirer la situation.

Ma sœur Judith ainsi que d'autres membres de ma famille faisaient tout leur possible pour me soutenir à nouveau au cours de cette période très difficile. A plusieurs reprises, je suis allé voir un psychologue militaire et j'ai quitté l'armée en janvier 1949. La plupart des combats étaient alors terminés et Israël négociait un armistice avec les pays arabes.

Peu de temps après, j'ai commencé à réfléchir à tout ce que nous avons fait. Nous étions venus en Israël et nous voulions simplement vivre comme tout le monde — pourquoi n'aurions-nous pas ce droit ? Mais notre volonté de vivre signifiait que nous causions directement ou indirectement le déracinement d'autres personnes qui vivaient dans la misère. J'en arrivais de plus en plus à conclure que jamais plus je ne pourrais nuire à autrui, pour aucune cause, même la plus noble.

12 Réunion

Après avoir quitté l'armée, j'ai soudain repris contact avec mon père. Mon père avait auparavant réussi à se rendre à Francfort, en partant de Samarkand. Il avait traversé, avec mon frère et ma sœur aînés, la Pologne et l'Autriche d'après-guerre et avait réussi à atteindre l'Allemagne. Dans l'intervalle, mon frère et ma sœur s'étaient mariés. Ma sœur avait déjà une fille. Ils s'étaient tous rendus à Francfort pour récupérer leurs biens. Ils avaient également réussi à obtenir la restitution d'une somme d'argent.

Mon père m'a invité à venir en Allemagne. A l'époque, ce n'était pas si facile de se rendre en Allemagne — ou même en Europe — et personne ne savait quand j'arriverais. J'ai réussi à prendre un avion pour Paris, puis un autre petit avion avec quinze à vingt personnes pour la Belgique, puis finalement un autre pour Francfort. C'était la seule façon d'atteindre Francfort ; on ne pouvait y aller directement de Paris. Des années plus tard, je me suis émerveillé devant l'immense aéroport de Francfort, mais à cette époque, le « terminal » n'était qu'une petite bicoque. J'avais dû quitter Israël muni

de seulement £ 10, que j'avais déjà presque entièrement dépensées. Donc, chargeant mon sac sur le dos, j'ai simplement demandé mon chemin et me suis mis en route à la recherche de la maison de mon père.

J'ai finalement trouvé Sandweg 46 et ai aperçu mon père en train de marcher devant la maison. Lui avait à peine changé, mais son fils qui, du temps de Samarkand, était maigre et le teint pâle, avait complètement disparu. Père s'est arrêté et m'a regardé, se demandant qui pouvait être ce gars hâlé de vingt ans qui s'attardait devant sa maison. Je me suis approché et j'ai dit : « Père ! » et il m'a pris dans ses bras. Puis mon frère et ma sœur se sont précipités pour se joindre à ces retrouvailles baignées de larmes, après sept années de séparation douloureuse.

Enfant, je n'avais pas été proche de mon père. Il tentait en vain de dompter ma nature rebelle, et nous avons souvent été en conflit. En un instant, tout cela fut oublié sans que nous ayons besoin d'en reparler. Il était prêt à faire n'importe quoi pour m'aider. Je me souviens avec quelle fierté il est allé chercher une coûteuse montre en or qu'il avait achetée comme cadeau de bienvenue. Le simple fait de voir mon père, mon frère et ma sœur en vie m'a aidé à commencer à surmonter mon sentiment de culpabilité de les avoir quittés à Samarkand.

Dans la confusion de l'après-guerre, mon père avait réussi à monter un commerce lucratif de cigarettes et d'autres denrées rares. Il voulait que je me joigne à lui,

mais dans mon idéalisme, je sentais que je devais vivre de mon propre travail et non pas essayer de gagner de l'argent par le commerce. Je voulais apprendre un métier, alors j'ai trouvé un emploi dans la pose de carrelage. J'ai gardé cet emploi environ six mois jusqu'à ce que je me torde bêtement la cheville et doive arrêter de travailler.

Le simple fait d'être en Allemagne avait pour moi de l'importance. Je n'avais pas été avec des Allemands depuis mon enfance et j'avais d'eux une image de maniaques pathologiques ou d'animaux. Sinon, comment auraient-ils pu commettre les horreurs de l'Holocauste ? Mais vivant et travaillant à présent avec des Allemands, ma conception commençait à s'adoucir. Le maître carreleur pour qui je travaillais était une personne très sympathique, un être humain parfaitement normal. J'étais perturbé à la pensée qu'il aurait pu être un nazi, voire un SS. De toute évidence, les personnes comme Hitler et Himmler avaient délibérément dédié leur vie au mal, mais qu'est-ce qui avait poussé tant d'Allemands à accepter ce mal et même à le soutenir ? Je me rappelais ces deux garçons à Lod. Quelle est cette force qui déclenche une telle cruauté dans le cœur humain ? Dans des situations où il n'y a pas de contrainte morale, les hommes peuvent devenir comme fous à lier.

Mais je savais aussi que je ne devais jamais oublier ce qui s'était passé lors de l'Holocauste. Deux de mes cousins étaient morts dans un camp de concentration,

ma mère et plusieurs autres parents étaient morts de faim et de maladie en Russie. J'ai acheté un livre avec diverses photos de scène de l'Holocauste. Je l'ai feuilleté souvent, juste pour me souvenir. Aujourd'hui, ces images sont gravées dans ma mémoire.

Cinquante ans après, la douleur me submerge encore de temps en temps. J'ai eu plusieurs occasions de visiter le Musée de l'Holocauste à Washington, mais je n'ai pas pu me résoudre à y aller. Il y a quelques années, je me suis rendu au Musée de la Diaspora en Israël, mais je n'ai pas pu y rester — je ne pouvais supporter les images. Celles qui sont gravées dans ma mémoire sont déjà parfois plus que je ne peux supporter. Je tremble en pensant non seulement à ceux qui ont souffert, mais aussi à ceux qui ont commis ces horreurs. Je frémis à la pensée qu'il y a une puissance à l'œuvre dans le monde qui conduit les gens à commettre des choses aussi terribles.

13 Toujours en quête

J'ai passé un an en Allemagne, d'août 1949 à 1950. J'ai vécu tout ce temps avec mon père, et mon frère et ma sœur (qui étaient à présent mariés). Mais après mon accident, je me suis senti un peu perdu. Je n'avais pas vraiment trouvé ma place en Allemagne, j'ai donc décidé de retourner en Israël. Je n'étais pas un sioniste très convaincu, mais je me sentais plus à l'aise en Israël. D'abord, je connaissais la langue. Mais je sentais aussi que j'avais, en union avec tout le peuple juif, un but, un destin à accomplir. Je ne croyais pas en Dieu, mais je voulais vivre quelque chose de plus grand que moi.

De retour en Israël, j'ai commencé à me demander : « Pourquoi ai-je toujours essayé d'être différent des autres ? » J'ai pensé qu'il me fallait simplement essayer de me conformer à la société normale, comme tout le monde. J'ai cherché mon vieil ami Jakob Finkelstein, qui avait toujours été beaucoup plus terre-à-terre que moi. Nous avons décidé de créer une entreprise ensemble. J'avais de l'argent de mon père et il avait le savoir-faire commercial. Nous avons acheté plusieurs

turbines à glace et nous avons lancé notre affaire. Comme j'avais été dans l'armée, j'ai pu obtenir les permis nécessaires.

L'entreprise fut un succès, mais après un été, j'en avais assez. Ce n'était pas le sens de la vie que je cherchais. Nous avons fermé notre affaire et nous nous sommes séparés en amis. Nous étions simplement de caractères très différents : Jakob était très content de s'intégrer à la société et d'en tirer le meilleur parti, mais je ne pouvais envisager de passer ma vie entière à me traîner péniblement d'un jour à l'autre. Tous mes combats intérieurs de cette époque sont reflétés dans les livres, les pièces de théâtre et les films qui m'ont profondément touché. Quand Lennie perd le contrôle de lui-même et tue son ami dans le livre *Des souris et des hommes* de Steinbeck, il me semble voir là un cri de détresse pour l'humanité tout entière. Qu'est-ce donc qui empêche les gens de vivre ensemble en harmonie ? J'entendais l'écho de ce même thème dans le livre *Huis clos* de Sartre où trois personnes sont forcées de vivre ensemble et se rendent la vie impossible. A la fin de la pièce, l'un des personnages fait la remarque suivante : « L'enfer, c'est les autres ». Mais c'est dans *L'idiot*, de Dostoïevski, que l'on retrouve l'expression la plus poignante de la question qui me tourmentait tant à l'époque, lorsque le prince Mychkine lance ce cri déchirant : « Pourquoi les gens ne peuvent-ils pas vivre ensemble ? Pourquoi ne peuvent-ils pas s'écouter les uns les autres ? »

Je cherchais de plus en plus parmi les idéaux et les idéalistes. Le mouvement sioniste socialiste ne m'attirait pas. Je sentais que l'atmosphère y avait changé depuis le début du mouvement des kibboutz, quand les jeunes sionistes devaient surmonter toutes sortes de dangers et d'obstacles pour gagner modestement leur vie. Au cours de mon engagement dans le Palmach, j'avais vu tous ces jeunes ramasser le « butin de guerre » pour leur nouveau kibboutz. Ils ont parlé de socialisme et de fraternité, mais à mes yeux, ce n'était là que du pillage. Après cela, je n'ai jamais envisagé de rejoindre un kibboutz.

Je me suis mis à lire beaucoup de littérature marxiste et j'ai eu de nombreuses conversations avec Sammy. Il m'a convaincu peu à peu que les Palestiniens nous haïraient toujours en tant que participants à l'entreprise sioniste. D'une certaine façon, il confirmait mon sentiment que nos efforts pour établir une patrie ne pouvaient être réalisés qu'en perturbant la vie d'autres personnes. En même temps, j'essayais souvent de lui démontrer que je pouvais encore vivre en Israël tout en travaillant à la réconciliation et sans participer à la violence. Mais lui soutenait que ce n'était pas nos actes individuels — bons ou mauvais — qui perturbaient les Palestiniens, mais le système, l'existence même d'une nation d'Israël qui les avait déplacés.

Je sentais peu à peu et de plus en plus fortement que le problème ne se situait pas sur le plan

national. Il touchait en quelque sorte à la destinée de l'humanité tout entière. J'ai commencé à réfléchir à l'histoire du peuple juif à travers les siècles. D'un côté, Israël était une nation comme les autres, composée d'êtres humains comme les autres êtres humains. Sans relâche et de toutes ses forces, ce peuple avait cherché à s'établir. Mais le peuple juif avait toujours eu conscience d'une autre tâche : être un exemple de droiture et de justice parmi les nations. Il y avait toujours eu des voix prophétiques appelant le peuple à cette tâche particulière. J'étais encore un athée convaincu, mais quelque chose de cela commençait à m'interpeller.

Bien entendu, l'oncle Chaim Simcha était témoin de tous mes combats intérieurs. Comme je ressentais de plus en plus le besoin de quitter Israël pour chercher ailleurs une vraie réponse aux malheurs de l'humanité, il essayait de me dissuader. Il me disait que les besoins des hommes sont les mêmes partout, que je n'avais pas besoin d'entamer une longue quête. Mais j'étais sans repos et je sentais le besoin qu'il me fallait quitter l'Israël pour trouver des réponses. Pour finir, il a dit, un peu tristement : « En voilà encore un, dans notre famille, qui est à la recherche du Messie. » Peut-être faisait-il allusion à sa propre jeunesse idéaliste ou peut-être faisait-il allusion à mon cousin Leibich. Dans les années 1920, il était allé en Palestine, mais il en avait été expulsé lorsqu'il était devenu communiste. Il était retourné en Pologne, pour finalement

aller combattre dans la guerre civile espagnole et n'était jamais revenu. Peut-être y avait-il dans notre famille une lignée de chercheurs et de rêveurs, ou peut-être est-ce dans la nature du peuple juif. Si tant de Juifs se sont engagés dans différents mouvements de liberté et de justice partout dans le monde, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une simple coïncidence.

En tout état de cause, j'ai commencé à me préparer à quitter Israël. Je voulais aller à Paris. Après la guerre, Paris était un lieu de rencontre pour les gens de toutes sortes de nationalités et d'idéologies. Espérant trouver du travail comme linotypiste en yiddish, j'ai fait six mois de formation tout en étudiant jour et nuit pour apprendre le français. Finalement, j'ai quitté Israël pour Paris en mai 1953.

14 Le groupe parisien

Mon contact principal à Paris était ma cousine Berta qui avait quitté Israël un an plus tôt. C'est par Berta que j'ai rencontré Jakob Halperin, qu'elle a épousé plus tard. Jakob, brillant orateur, était à la tête d'un groupe parisien de léninistes militants. Rétrospectivement, je peux voir maintenant comment Berta et certains de ses amis à Tel-Aviv m'avaient repéré depuis longtemps comme un recrue possible pour leur groupe léniniste. Avant son départ, nous avons parlé des choses qui me préoccupaient et de mon idée de quitter Israël. Mais à l'époque, j'ignorais complètement qu'elle était mêlée à de telles activités. Je supposais qu'elle était gentille avec moi simplement parce qu'elle était ma cousine et que nous partageons certaines idées. Mais à mon arrivée à Paris, j'étais beaucoup plus ouvert à leurs idéaux communistes.

Jakob pouvait convaincre presque n'importe qui. Il connaissait parfaitement le russe, le polonais, l'arabe, l'hébreu, l'allemand et d'autres langues. Il était très cultivé et avait une connaissance approfondie de la

littérature classique. Lénine était son modèle. Il critiquait Trotski, Staline et d'autres dirigeants communistes pour avoir trahi la vision de Lénine. C'était un idéaliste convaincu, qui consacrait toute sa vie à la révolution communiste. De fait, il était prêt à employer n'importe quel moyen pour atteindre son objectif d'une société juste.

Je vécus environ trois mois dans cette communauté pour le moins paradoxale. Il régnait un fort esprit de camaraderie, nous mangions ensemble — en un mot, nous partagions tout. Mais nous protégions farouchement notre cercle. Nous nous retrouvions par groupes pour des discussions secrètes, mais nous ne nous disions pas nos noms ni quoi que ce soit de nos origines. Ils publiaient des brochures pour promouvoir la cause du « vrai communisme », mais elles étaient dirigées plus contre Staline que contre les capitalistes. Ils disaient : « Certes, nous sommes un petit groupe, mais en Russie aussi ils n'étaient qu'une poignée et le mouvement a grandi. Nous devons devancer les masses — elles suivront. »

Au bout d'environ trois mois, je suis parti pour aller vivre avec mon frère et ma sœur à Francfort. Je serais resté plus longtemps avec le groupe à Paris, mais je n'ai pas pu obtenir la permission de rester en France. Entre temps, ma sœur Judith avait réussi à venir d'Israël pour sa première visite, c'est ainsi que nous, les quatre frères et sœurs, nous sommes enfin retrouvés après notre odyssée à travers l'Europe et l'Asie.

J'ai dû rester en Allemagne environ six mois, mais je n'y trouvais pas de travail et j'avais la nostalgie de mes camarades à Paris.

Au début de 1954, mes amis m'ont aidé à entrer clandestinement en France, par des voies détournées. J'ai d'abord franchi la frontière en Belgique, et de là je suis entré en France. Tout a bien marché, mais, ironie du sort, mes ennuis ont commencé après mon arrivée à Paris. Personne ne m'attendait à la gare comme prévu, et je n'avais nulle part où aller pour la nuit. Je ne voulais pas susciter des questions ou éveiller des soupçons en rôdant autour de la gare, je me suis donc rendu dans un quartier de Paris où la vie nocturne était animée. Il se faisait tard, et je me suis installé sur un banc pour attendre le matin.

Au bout d'un moment, un homme s'est approché et a entamé la conversation. Cet homme aussi était étranger et il m'a raconté comment il avait été maltraité. Ma sympathie s'est transformée en stupidité absolue. Je lui ai dit que j'étais là illégalement. Il m'a demandé si j'avais assez d'argent pour me débrouiller et je lui ai assuré que oui, lui montrant même mon porte-monnaie. Peu de temps après, il m'a souhaité la réalisation de tous mes vœux et s'est éloigné. Plus tard, quand j'ai voulu m'offrir un café, j'ai réalisé que tout mon argent avait été volé.

J'ai survécu, cependant, et le lendemain, j'ai retrouvé Jakob et Berta, qui m'ont aidé à trouver un logement. En France, on doit enregistrer son

adresse auprès des autorités, ce qui me posait problème. Je changeai souvent de logement jusqu'à ce qu'enfin un membre de notre groupe m'aide à trouver quelque chose de plus permanent. Il était étudiant et vivait dans une maison où la concierge, assise près de la porte, surveillait tous ceux qui entraient et sortaient. Il lui a dit qu'il retournait pour quelque temps en Corse et qu'il souhaitait que j'occupe sa chambre. Chaque jour, j'entrais et sortais, faisant attention à ne jamais rien dire de plus que : « Bonjour, madame ! », de sorte qu'elle ne pouvait pas savoir que je n'étais pas un étudiant français ordinaire. Ce n'était vraiment difficile que lorsque je devais payer le loyer. Il m'a fallu apprendre mon texte très exactement pour de telles occasions.

Dans notre groupe, nous étudions Marx et Lénine. Nous avons de nombreuses discussions et partions même parfois faire une « retraite ». J'aspirais à une société où les gens pourraient vivre ensemble en harmonie, sans injustice ni pauvreté. Ainsi, certaines théories marxistes pouvaient nourrir l'espoir d'une solution : par exemple, l'idée que la société détermine le comportement des gens. Il est bien évident que quelqu'un qui a grandi dans les bidonvilles se comporte différemment de ceux qui grandissent dans un autre environnement. Il semblait alors que la conclusion évidente était que, si nous changeons les circonstances de la vie des gens, ils agiraient différemment. Le système capitaliste encourage l'égoïsme dans le

sens où chacun se débrouille tout seul. Un système socialiste devait donc encourager le partage et la communauté.

Mais il y avait aussi quelques questions auxquelles je ne trouvais pas de réponse satisfaisante dans ce groupe. Je ne voulais pas voir ce qui se passait en Russie se répéter ailleurs. Comment pouvais-je être sûr que les révolutions à venir ne conduiraient pas à la même tyrannie et à la même injustice dont j'avais été le témoin en Union Soviétique ?

Même dans la Révolution française, dont le slogan avait été « liberté, égalité, fraternité », ceux qui avaient pris le pouvoir avaient commis de terribles atrocités. Les idées étaient bonnes, mais la révolution violente était-elle vraiment la meilleure façon de les réaliser ?

J'étais aussi insatisfait de la haine que le groupe présentait comme une nécessité. Je pouvais comprendre qu'un révolutionnaire doive s'identifier aux masses et qu'il soit prêt à se battre pour eux, mais pour moi la haine dirigée contre certaines personnes, ce n'était pas la même chose. J'ai discuté de cette question à plusieurs reprises avec Berta, mais elle demandait toujours : « Et Hitler, alors ? » Quand elle avait seize ans, elle avait réussi à échapper de justesse aux nazis et elle vouait à Hitler et son gouvernement une haine incommensurable. Je ne pouvais que répondre que j'étais prêt à tuer des tyrans et à combattre pour la révolution, mais que c'était un tort de haïr qui que ce soit — même Hitler. La haine est au-dessous

de la dignité humaine, elle rabaisse l'être humain au niveau de l'animal. Tout ce qu'elle pouvait répondre, c'était : « Josef, tu es exactement comme un chrétien, un petit-bourgeois. »

Après environ trois mois de cela, je sentais que je devais passer à autre chose. Je ne rompis pas avec le groupe, mais je n'avais pas encore trouvé ce que je cherchais. Je me suis rendu en Allemagne. Mon frère et ma sœur m'ont invité à rejoindre leur entreprise, mais je n'étais pas intéressé. J'ai trouvé du travail dans le bâtiment à Francfort, un travail épuisant et difficile, à soulever et à creuser. J'ai vécu une période difficile. Personne ne comprenait mes aspirations. Toute cette tension non résolue en moi était plus que je ne pouvais supporter. Il m'est arrivé d'aller voir un psychanalyste, ou de me tourner vers l'alcool. Ce fut pour moi une période sombre.

Jakob Halperin m'a rendu visite pendant cette période et j'ai voyagé ici et là avec lui tandis qu'il tentait d'entrer en contact avec les différents groupes socialistes qui s'opposaient au stalinisme tout en travaillant à la révolution. Mais mon cœur n'adhérait pas à ce qu'ils cherchaient. Une association communiste a fait appel à moi, mais j'avais des doutes sur Marx et je savais ce qui s'était passé en Russie. Je voulais comprendre pourquoi les choses tournaient toujours mal. Les gens avaient fait de réels efforts pour arriver à une véritable communauté, il y avait chez eux un vrai désir, mais quelque chose les empêchait de l'accomplir. Pour

l'heure, j'essayai de trouver la joie en gagnant ma vie par un travail rude, mais je cherchais toujours quelque chose que je ne trouvais pas. Je me sentais très seul.

En 1956, j'ai senti que je devais faire un nouvel essai en Israël. Je n'étais pas prêt à participer à la guerre ou à la violence, mais je pensais que je pouvais essayer de vivre dans un kibboutz. Je suis arrivé au moment où la crise de Suez a éclaté. Israël, avec les Britanniques et les Français, avait pris le contrôle du Canal de Suez et avait réussi à dominer toute la péninsule du Sinaï. Il y eut en Israël une extraordinaire euphorie — un peu comme aux temps bibliques du roi David, quand ils avaient tout un empire. Mais sur moi, cette invasion eut l'effet inverse : j'étais triste.

J'ai fait le tour du pays, mais j'étais de plus en plus déprimé. J'étais sur le point de rejoindre un kibboutz — j'ai même eu une entrevue. Mais j'étais encore trop inquiet, trop désespéré. Plus par désespoir que par conviction, j'ai à nouveau quitté Israël pour retourner en Allemagne. En chemin, je me suis arrêté à Rome. J'étais curieux de voir ce qui y attirait tant de touristes. Je suis allé même au Vatican, bien que je ne m'intéressais pas du tout au catholicisme ni au christianisme. Pendant que j'étais là, on a brusquement fermé la porte derrière nous, et voilà le pape faisant son entrée sur une chaise à porteurs. Il levait les mains, et toute cette foule devenait hystérique juste pour voir le pape. Cela me déprima. Pour moi, élever ainsi une personne était contraire à la dignité humaine.

En arrivant en Allemagne début 1957, sans trop savoir pourquoi, je me suis rendu à Munich au lieu de Francfort. J'étais très déprimé — même suicidaire à certains moments. La haine et la violence ne pouvaient pas continuer. S'il n'y avait pas de solidarité entre les peuples, il n'y avait aucun espoir pour l'avenir, aucune raison de vivre.

Les choses ont pris un tournant pour le pire quand je suis allé prendre un verre un soir et que quelqu'un m'a volé tout mon argent. En plus de tout le reste, j'étais maintenant sans le sou. J'ai même écrit un message d'adieu à Sammy, essayant d'expliquer pourquoi je ne pouvais plus faire face à la vie. Mais une psychiatre m'a encouragé — je ne sais comment — à me donner plus de temps, elle m'a même donné un peu d'argent pour m'aider à m'en sortir. Elle a réussi à rallumer quelque chose en moi. J'ai commencé à avoir l'espoir de trouver un emploi et de recommencer à travailler.

En dépit de ma dépression, je n'avais pas encore renoncé à ma quête. J'ai suivi des cours et j'ai regardé des documentaires sur l'époque de Hitler. Je voulais comprendre comment le Troisième Reich avait pu s'établir. Lorsque le parti néo-nazi a organisé un rassemblement à Munich, j'y suis allé pour voir le genre d'ambiance qui y régnait. Il y avait environ un millier de personnes assises à des tables dans une salle magnifique. Des serveuses aux muscles saillant y évoluaient, servant des chopes de bière énormes. Un

groupe jouait de la musique militaire patriotique et galvanisante, l'atmosphère était électrique. Puis un homme s'est levé pour parler : « Voyez-vous ce qu'ils ont fait à Dresde ? Entendez-vous les mensonges que les gens disent sur le peuple allemand ? Voyez-vous comment notre grande culture et notre patrimoine allemands sont méprisés par les hypocrites et leurs mensonges ? » Je ne me souviens pas exactement de ses paroles, mais les gens se sont excités dans la salle. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu beaucoup de chômeurs, des personnes sans espoir, et j'ai compris comment cela arrivait. Cet homme leur donnait de l'espoir, il leur donnait un sentiment d'appartenance. Dans certaines conditions, à peu près n'importe qui pouvait être aspiré dans une telle « communauté ».

15 La percée

Parmi les cours que j'avais suivis à Munich pour tuer le temps, j'en avais pris pour apprendre l'espéranto. C'est en lisant différents journaux en espéranto que j'ai découvert l'existence d'associations qui œuvraient pour la paix et la justice. Dans l'un des journaux en espéranto, j'ai lu l'annonce d'un homme qui voulait correspondre avec toute personne intéressée par une vie fondée sur le principe suivant : donner ce qu'on peut et recevoir ce dont on a besoin. J'ai répondu et ai pris contact avec un homme en Angleterre nommé Derrick Faux. Il m'a parlé des communautés du Bruderhof et m'a dit qu'il y avait un Bruderhof en Allemagne. J'ai décidé de m'y rendre en juillet 1958.

Je me demandais toujours pourquoi les gens ne peuvent pas vivre en communauté et dans la solidarité. Pourquoi les tentatives tournaient-elles mal, même quand les gens avaient le désir de vivre en communauté ? J'étais sceptique. Le côté religieux du Bruderhof me dérangeait. Qui plus est, un îlot de fraternité dans une mer d'injustice et de haine, où les gens essaient de trouver une sorte de paix et d'épanouissement

personnels ne m'intéressait pas non plus. Je voulais une réponse pour l'humanité tout entière. En même temps, ma détresse était grande parce que je n'avais pas trouvé ce que je cherchais après toutes ces années. Je me suis donc dit que je pourrais peut-être apprendre quelque chose d'un groupe de personnes qui essaient de vivre ensemble. Peut-être pourrais-je comprendre pourquoi les idéaux de justice et d'égalité n'avaient pas été réalisés dans les différentes révolutions.

J'étais inquiet à l'avance, en pensant à l'aspect religieux et chrétien de la communauté, mais je voulais les voir comme des êtres humains. Je me suis dit : «N'aie pas d'idées préconçues, et ne les juge pas tout de suite. Vas-y l'esprit ouvert. »

Ma résolution a été mise à l'épreuve dès ma première rencontre. Je suis arrivé un dimanche après-midi et la première personne que j'ai rencontrée a été un homme qui marchait de long en large devant la maison gardant un bâton en équilibre sur la tête. Je lui ai demandé si j'étais bien au Bruderhof, et il m'a répondu affirmativement sans jamais quitter des yeux son bâton. Il a continué à marcher de long en large sans s'interrompre. Il me sembla qu'il y avait des gens bien étranges ici, ou peut-être qu'ils n'étaient pas tout à fait bien dans leur tête. Il a tout de même appelé quelqu'un pour qu'on m'offre une tasse de thé.

Un peu plus tard, il y eut un cirque pour les enfants. L'homme à l'extérieur avait été en train de s'exercer, d'où son comportement inhabituel — mais l'épisode

me paraissait tout de même étrange. Je me préoccupais du destin de l'humanité et ici, personne ne semblait se soucier de choses plus sérieuses qu'un cirque pour les enfants.

Après le cirque, les gens sont venus vers moi, me demandant ce que je cherchais, pourquoi j'étais venu. Pour finir, je suis resté deux semaines. Le dernier jour, ils m'ont demandé de dire au cours d'un repas ce que ce séjour avait signifié pour moi. J'ai répété ce que je disais toujours : « Je cherche la fraternité. Je cherche une réponse à la souffrance de l'humanité. Je la cherche ardemment et pour cette cause, je suis prêt à donner ma vie. » Je n'étais pas d'accord avec les idées de ces personnes, mais ils s'intéressaient à ce que je cherchais et il était évident qu'ils cherchaient eux-mêmes quelque chose.

Je suis rentré à Munich, mais j'avais hâte de retourner au Bruderhof, cherchant toujours à découvrir ce qui empêche les gens de vivre ensemble en paix. Dans ma lettre demandant à revenir, j'ai écrit : « J'ai un grand désir d'éprouver une fois dans ma vie, dans mon cœur, la réponse à la souffrance la plus profonde de l'humanité. Quand bien même je ne vivrais la réponse à cette question qu'un bref instant, cela me suffirait. » Je ne veux jamais oublier cette phrase, parce que c'était ce à quoi j'aspirais à l'époque et depuis, j'ai vécu tellement plus que cela.

Je suis revenu pour la deuxième fois en Septembre 1958. Les membres de la communauté m'ont accueilli

chaleureusement dans leur cercle. Nous vivions en toute simplicité : il n'y avait pratiquement pas de chauffage et la nourriture était insuffisante. Pour le petit déjeuner nous n'avions qu'un petit morceau de fromage et du pain à partager entre nous tous. Celui qui était responsable de l'achat de la nourriture m'a même demandé si je pouvais leur prêter de l'argent. Je lui ai donné tout ce que j'avais.

J'en suis venu à aimer ces gens et je voulais rester plus longtemps. Mais j'exprimais très franchement ce que je ressentais. Je respectais le fait qu'ils étaient chrétiens et qu'ils avaient leurs croyances — jamais je ne me serais moqué des croyances des autres — mais je me demandais pourquoi nous ne pouvions pas vivre pour la justice sans avoir la foi en un Dieu. Pour moi, me joindre à quelque pratique religieuse aurait été un simulacre ou de l'hypocrisie. Quand ils chantaient un chant qui avait quelque signification religieuse, je me taisais. Ce n'était pas toujours facile pour moi, parce qu'ils chantaient souvent — d'autant plus que Noël approchait — mais j'avais des principes. J'ai également refusé de prendre part à la pièce de Noël pour la même raison. Mais s'ils chantaient un chant profane, je me joignais à eux avec enthousiasme. Je m'étonne même qu'ils m'aient permis de rester. Nous étions un petit groupe avec de nombreux invités, et mes remises en question incessantes des fondements religieux de la communauté a dû mettre la patience de chacun à l'épreuve.

De fait, peu après le Nouvel An, quelqu'un m'a posé la question : « Joseph, pourquoi dois-tu tant argumenter sur les différents aspects de notre vie communautaire, de nos idéaux et de nos croyances ? Est-ce que tu cherches la fraternité ? Si oui, viens la vivre avec nous. Ne te contentes pas d'en parler. » Ils voulaient que je prenne une part active à la communauté au lieu d'être simplement un observateur et un critique. Cela sonnait juste pour moi et je lui ai dit que je le ferai. Je pouvais faire l'expérience de la fraternité en la vivant moi-même. Mais ce dont je fis l'expérience fut un véritable choc.

De par ma vision marxiste des choses, j'étais convaincu que c'étaient les circonstances extérieures qui déterminaient le comportement des gens. Je pensais qu'une société idéale serait la garantie d'une fraternité idéale. Bien entendu, j'avais déjà commencé à avoir des doutes, parce que tous les efforts faits jusqu'alors pour créer cette société idéale avaient échoué. Mais quand j'ai réellement essayé de vivre en communauté, j'ai senti qu'il y avait quelque chose en moi qui s'y opposait. Même dans des circonstances apparemment idéales, quelque chose bloque le chemin vers la vraie fraternité, la vraie solidarité : l'ego, la volonté propre et la susceptibilité n'étaient pas le résultat de quelque influence extérieure, ils se trouvaient au cœur de mon être. Ce fut un choc. Ma quête était-elle vaine ? Que devais-je faire à présent ? J'étais à un carrefour de ma vie.

Au plus profond de mon trouble intérieur, un certain Heinrich Arnold, membre d'une des communautés du Bruderhof en Amérique, est venu nous rendre visite. Il vivait en communauté depuis de nombreuses années, et il désirait me parler. Je lui ai parlé de ma quête et de ce que je désirais. Il m'a simplement écouté avec beaucoup de compréhension et de compassion, il eut même les larmes aux yeux. De retour en Amérique, il m'écrivit : « Josef, j'espère et je crois qu'un jour nous serons frères en communauté. » Je me demandais comment il pouvait penser une telle chose puisque intérieurement, j'étais encore bien loin d'accepter les bases de la vie du Bruderhof. J'étais encore véritablement athée ; je n'étais pas prêt à accepter quelque forme de croyance religieuse que ce soit que je ne pouvais pas prouver logiquement.

La Pentecôte 1959 fut un moment décisif. Beaucoup de personnes, la plupart des étudiants, étaient venues au Bruderhof pour le weekend, pour une conférence. Heinz von Homeyer, l'auteur bien connu de *La Montagne resplendissante*, en était le principal intervenant. Bien sûr, la Pentecôte est une fête religieuse et j'avais mes idées à ce sujet. J'étais donc à nouveau plus un observateur qu'un participant. Un soir, une vive discussion s'est engagée entre deux camps opposés jusqu'à ce qu'il semble qu'ils arrivent à une impasse. Je ne me souviens pas exactement du sujet, mais à la fin ils en étaient à se crier dessus. Puis un homme s'est levé et a dit : « Chers amis, je voudrais

dire quelque chose. Il y a deux puissances spirituelles dans ce monde. Il y a une puissance spirituelle qui rassemble les gens et il y a une puissance spirituelle qui les divise. Quelle puissance voulez-vous écouter dans votre cœur ? Puis il s'est rassis. Dans la salle, il y eut un changement soudain dans l'atmosphère. Les gens purent communiquer et partager entre eux. Les murs qui, quelques instants plus tôt, avaient séparé les gens avaient disparu.

Quelque chose que je ne pouvais pas comprendre était en train de se passer dans cette pièce. Puis quelque chose s'est produit en moi. Je ne peux pas dire pourquoi cela m'est arrivé à ce moment-là, mais quelque chose a touché mon cœur. A ce moment, j'ai senti la réalité de la puissance du Christ qui, à travers les siècles, veut rassembler un peuple dans l'unité, dans la fraternité. C'est cette même vision que la nation juive était appelée à représenter, afin qu'elle soit l'exemple d'un mode de vie complètement nouveau dans ce monde. A ce moment, cette puissance m'a complètement bouleversé et a changé ma vie.

C'était tout le contraire de la caricature du christianisme que j'avais vu dans les pogroms de Pologne, des foules surexcitées à Rome, des chrétiens satisfaits d'eux-mêmes dans tant de lieux qui ne cherchaient que leur propre salut et qui persécutaient mon peuple. Ce ne fut une expérience religieuse douce et personnelle ; simplement, j'avais trouvé la réponse à la souffrance profonde et intense de l'humanité — la clé de la paix

et de la justice véritables auxquelles aspiraient tous les peuples. Jusqu'à ce moment, ma logique implacable avait exclu une telle dimension spirituelle. Mais dès lors, je n'ai plus jamais douté. J'ai trouvé ce que je cherchais. S'ouvrir à l'Esprit de Dieu qui veut rassembler les hommes pour qu'ils vivent sa volonté — c'est là la seule réponse à la souffrance de l'homme.

J'aime le jeu d'échecs. Aux échecs, il faut souvent beaucoup de temps avant d'avancer une pièce. Il faut étudier toutes les possibilités puis décider comment déplacer une pièce. Tout cela paraît tout à fait logique étant donné que tout est longuement réfléchi. Mais parfois, l'adversaire déplace une pièce d'une façon tout à fait inattendue, et qui va à l'encontre de votre logique. Et vous réalisez que votre approche tout entière se basait sur de fausses prémisses. Il vous faut repartir de zéro, comme s'il s'agissait d'une partie entièrement nouvelle.

« J'ai un grand désir d'éprouver une fois dans ma vie, dans mon cœur, la réponse à la souffrance la plus profonde de l'humanité. Quand bien même je ne vivrais cette réponse qu'un bref instant, cela me suffirait ». Oui, j'ai vu qu'il est possible pour des hommes, des femmes et des enfants, Juifs, Arabes, Allemands, Africains, Américains et Asiatiques de vivre ensemble dans la paix et dans la fraternité. Il est possible de vaincre les forces du mal qui divisent les gens. Aujourd'hui encore, je veux donner ma vie pour cette aspiration et sa réalisation.

16 Post-scriptum

« Maison de Jacob, venez, et marchons dans la lumière de l'Éternel ! » (Esaïe 2.5). Suivons la lumière divine de toutes nos forces, dans la crainte mais résolument. Alors, peut-être serons-nous un exemple, un signe pour les autres, échappatoire de l'obscurité à la lumière. Rejetons le vain orgueil d'être — à nos propres yeux ou aux yeux des autres — le peuple élu. C'est dans nos actes quotidiens que nous devons montrer que nous sommes choisis, mettant en pratique ce que notre Père Céleste nous a appelés à être : un exemple et une splendeur pour toutes les nations, toutes les personnes.

—Natan Hofshi

En tant que membre du Bruderhof, Josef s'est lancé dans cette nouvelle vie, mettant en pratique les réponses qu'il avait trouvées. Mais les nouvelles du conflit permanent en Israël continuaient à le troubler, de même que les souvenirs douloureux de son propre rôle dans les premières années de ce conflit. Il voyait encore en esprit les visages des habitants de Lod que son unité avait chassés de leurs maisons,

ainsi que sa propre fuite après avoir été chassé de sa maison en Pologne.

Puis, en 1997, presque cinquante ans après les événements de Lod, il est entré en correspondance avec un arabe israélien qui demeurait à Lod : Jakoub Munayer. Après une correspondance brève, il s'est rendu à Lod et a rencontré Jakoub. Josef put demander pardon à Jakoub pour ce qui s'était passé et reçut de ce dernier l'amour et la compréhension. Ils passèrent du temps ensemble, se racontant l'un à l'autre leurs expériences pendant ces jours troublés de 1948 — leur réconciliation fut complète. Dans un sens, ce n'était qu'un petit pas, une simple histoire isolée au milieu des vagues quotidiennes d'attentats-suicides et d'attaques de représailles. Mais, selon les termes de Josef : « Peut-être cela va-t-il commencer une réaction en chaîne. La violence appelle la violence, mais en mettant en marche un autre processus, en tendant la main, en trouvant le pardon et la réconciliation, il pourrait se propager. Chacun de nous peut, dans ses relations personnelles, demander pardon et essayer de bâtir un monde meilleur. »

Josef et son épouse Ruth ont sept enfants : Channah, Shulamite, Chaim, Eldad, Tikva, Ephraïm et Mina. Josef et Ruth vivent au Bruderhof Maple Ridge aux Etats-Unis. Josef œuvre activement pour le pardon et la réconciliation entre les gens. Surtout, il s'efforce de maintenir vivante la vision selon laquelle une autre voie existe, que les hommes et les femmes peuvent vivre ensemble en paix.

Les églises-communautés

Malgré tout le mal qui existe dans notre société, nous tenons à témoigner du fait que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le monde aujourd'hui. Dieu nous appelle encore à quitter les systèmes qui génèrent l'injustice, la violence, la peur et l'isolement, et à suivre la nouvelle voie de la paix, de l'amour et de la fraternité. Dieu nous appelle à vivre en communauté. Dans ce sens, nous — les frères et sœurs de nos églises-communautés¹ — désirons vous communiquer quelque chose de notre réponse à cet appel.

Notre vie en communauté est basée sur les enseignements du Christ dans le Sermon sur la Montagne et dans tout le Nouveau Testament., notamment les enseignements concernant l'amour fraternel, l'amour envers les ennemis, le service mutuel, la non-violence et le refus de porter les armes, la pureté sexuelle et la fidélité dans le mariage.

Nous n'avons pas de propriété privée ; nous partageons tous nos biens comme les premiers chrétiens, comme le décrit le livre des Actes des Apôtres,

¹ Church Communities International

chapitres 2 et 4. Chaque membre consacre ses talents et tous ses efforts aux besoins de la communauté. L'argent et les possessions sont mis volontairement en commun, et en échange, chaque membre reçoit ce dont il a besoin. Nous nous rassemblons tous les jours pour les repas, les réunions, le chant, la prière et pour prendre des décisions.

EN 1920, Eberhard Arnold, théologien bien connu, conférencier et écrivain, quitta l'abondance, la sécurité et une carrière professionnelle importante à Berlin, et vint s'installer avec sa femme et ses enfants à Sannerz, petit village en Allemagne, où ils fondèrent une petite communauté — appelée alors le Bruderhof (foyer des frères) — basée sur la vie de l'Eglise primitive.

Malgré les persécutions des nazis, la communauté survécut. Elle fut expulsée d'Allemagne en 1937 et le mouvement s'établit en Angleterre. Cependant, lors de la Seconde guerre mondiale, une deuxième émigration fut nécessaire, cette fois-ci en Amérique du Sud. Pendant vingt ans, la communauté survécut dans les régions lointaines du Paraguay, le seul pays prêt à recevoir ce groupe multinational. En 1954, une nouvelle branche du mouvement fut fondée aux États-Unis.

En 1961, les communautés au Paraguay furent fermées et tous les membres partirent pour l'Europe et les États-Unis. Aujourd'hui, il y a quelque trois douzaines de communautés aux États-Unis, en Angleterre et dans d'autres pays. Notre nombre est insignifiant,

mais nous savons que notre tâche est d'une importance primordiale : suivre les enseignements de Jésus dans une société qui s'est tournée contre Lui.

LA MISSION a toujours été un point essentiel de notre activité, non pas dans le sens d'essayer de « sauver » les personnes, ou de gagner des membres pour nos Eglises-communautés, mais pour témoigner de la puissance du message de l'Évangile dont le but est une vie de paix, d'amour et d'unité.

Notre porte est ouverte à toute personne qui veut chercher la voie de Jésus avec nous. Bien qu'on puisse penser que nous vivons une utopie, ce n'est pas le cas. Nous ne sommes pas des saints et nous avons les mêmes problèmes que tout le monde. Ce que nous avons que le monde n'a pas, c'est un engagement pour la vie et la promesse de lutter pour l'âme de chaque frère et sœur et de nous sacrifier jusqu'à la mort si nécessaire.

The Plough Publishing House
Darvell Community
Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR, UK
+44 (0) 1580-88-33-00
Mél : charrue@ccimail.co.uk
Site web : www.editionscharrue.com